

Projet de Fin d'Etudes

**Le rapport affectif dans
l'engagement écologique :**

**Formation et transmission des déterminants de
l'engagement**



2008-2009

BIGUET Fabien

**Directeur de recherche
BOTTÉ François**

AVERTISSEMENT

Cette recherche a fait appel à des lectures, enquêtes et interviews. Tout emprunt à des contenus d'interviews, des écrits autres que strictement personnel, toute reproduction et citation, font systématiquement l'objet d'un référencement.

L'auteur (les auteurs) de cette recherche a (ont) signé une attestation sur l'honneur de non plagiat.

FORMATION PAR LA RECHERCHE ET PROJET DE FIN D'ETUDES

La formation au génie de l'aménagement, assurée par le département aménagement de l'Ecole Polytechnique de l'Université de Tours, associe dans le champ de l'urbanisme et de l'aménagement, l'acquisition de connaissances fondamentales, l'acquisition de techniques et de savoir faire, la formation à la pratique professionnelle et la formation par la recherche. Cette dernière ne vise pas à former les seuls futurs élèves désireux de prolonger leur formation par les études doctorales, mais tout en ouvrant à cette voie, elle vise tout d'abord à favoriser la capacité des futurs ingénieurs à :

- Accroître leurs compétences en matière de pratique professionnelle par la mobilisation de connaissances et techniques, dont les fondements et contenus ont été explorés le plus finement possible afin d'en assurer une bonne maîtrise intellectuelle et pratique,
- Accroître la capacité des ingénieurs en génie de l'aménagement à innover tant en matière de méthodes que d'outils, mobilisables pour affronter et résoudre les problèmes complexes posés par l'organisation et la gestion des espaces.

La formation par la recherche inclut un exercice individuel de recherche, le projet de fin d'études (P.F.E.), situé en dernière année de formation des élèves ingénieurs. Cet exercice correspond à un stage d'une durée minimum de trois mois, en laboratoire de recherche, principalement au sein de l'équipe Ingénierie du Projet d'Aménagement, Paysage et Environnement de l'UMR 6173 CITERES à laquelle appartiennent les enseignants-chercheurs du département aménagement.

Le travail de recherche, dont l'objectif de base est d'acquérir une compétence méthodologique en matière de recherche, doit répondre à l'un des deux grands objectifs :

- Développer tout une partie d'une méthode ou d'un outil nouveau permettant le traitement innovant d'un problème d'aménagement
- Approfondir les connaissances de base pour mieux affronter une question complexe en matière d'aménagement.

REMERCIEMENTS

Je remercie tout d'abord mon tuteur, M Botté qui a encadré ce travail.

Merci également à Mme Marchand qui m'a aidé à réaliser mon guide d'entretien.

Je remercie ensuite les membres de la SEPANT et de la LPO qui ont eu l'amabilité de m'accorder un peu de leur temps pour répondre à mes questions. Et tout particulièrement l'équipe de la SEPANT et de la LPO qui m'ont aidé à réaliser ces entretiens dans les meilleures conditions.

SOMMAIRE

Remerciements.....	4
Sommaire.....	5
Introduction.....	7
Partie 1 : Définitions et termes de la recherche.....	8
1. Rapport de l’Homme à la nature.....	9
2. Implication et engagement pour la protection de la nature : Divers profils et des démarches polymorphes.....	27
3. Présentation de l’objet de la recherche.....	38
Partie 2 : Positionnement théorique et choix méthodologiques.....	42
1. Références théoriques.....	43
2. Méthode.....	45
Partie 3: Analyse des résultats.....	51
1. L’échantillon des adhérents interviewés.....	52
2. Le protocole d’analyse des entretiens.....	54
3. Analyse des discours.....	58
Conclusion.....	79
Bibliographie.....	80
Table des figures.....	82
Table des matières.....	83

INTRODUCTION

L'importance des enjeux environnementaux et de développement durable n'est plus à démontrer. Ils concernent absolument tous les domaines: politique, économique, social et culturel. Les moyens d'action sont donc variés et les différents acteurs se sont saisis de cette problématique. Les politiques publiques mettent en place des réglementations, des incitations financières et des campagnes de communication. Les entreprises également se lancent dans ce secteur en plein essor avec plus ou moins de sincérité et d'efficacité. Mais il est clair que ce combat ne pourra aboutir que si l'ensemble des citoyens adhère aux idées de l'écologie. Ce qui passe par une modification des comportements et des habitudes de consommation. Cette démarche nécessite d'une part une connaissance des enjeux et des solutions possibles mais également de faire des concessions, de s'imposer à soi-même des contraintes qui ne génèrent parfois aucun bénéfice personnel concret. Il s'agit donc bien d'une véritable implication personnelle et bénévole. Dit comme cela nous comprenons l'inertie et la difficulté rencontrées pour mobiliser le grand public. Notre questionnement est donc de comprendre quels sont les freins à l'implication et comment les combattre.

Deux approches étaient envisageables : se concentrer sur le grand public et sur les points de blocage à l'implication ou à l'inverse comprendre les déterminants de l'engagement. Et pour cela, quel meilleur support que des associations de protection de la nature ? Nous avons donc choisi cette deuxième voie qui nous semblait être la plus intéressante. **Ainsi par l'analyse des motivations et de l'histoire de personnes réellement impliquées, nous avons pour ambition d'en déterminer les points clefs et donc de voir quels sont les meilleurs moyens de sensibilisation et de communication pour toucher un public plus large. Nous avons dans l'idée que le rapport affectif, notamment à la nature, jouait un rôle déterminant dans ce processus. C'est pourquoi il se situe au centre de notre recherche. Nous nous sommes donc attachés à comprendre sa place dans l'engagement ainsi que ses origines.**

Notre démarche, une fois la problématique posée, a été celle de tout travail de recherche à savoir dans un premier temps la définition des principaux termes et notions que nous utilisons. Nous avons donc porté une attention particulière au concept de Nature, au rapport affectif et au milieu associatif. Dans un second temps il nous a fallu replacer notre recherche dans un contexte théorique plus large, dans lequel se trouvent la sociologie et la psychologie environnementale. Une fois notre questionnement clairement expliqué, nous avons défini une méthodologie qui s'appuie sur une approche de terrain : la rencontre d'une dizaine de membres d'associations environnementales pour les soumettre à un entretien relativement complet. L'analyse du corpus a par la suite suivi un protocole classique visant à une interprétation la plus objective possible.

Les conclusions auxquelles nous arrivons sont toute fois à relativiser au regard de l'échantillon restreint de personnes interrogées. D'autre part, même si le sujet abordé n'est pas novateur, notre démarche nous paraît tout de même intéressante.

PARTIE 1

DEFINITIONS ET TERMES

DE LA RECHERCHE

1. Rapport de l'Homme à la nature

Cette vaste question a déjà fait l'objet de nombreuses études et ouvrages, il est vrai que ce rapport n'est pas évident, l'homme se situant à la fois dans la nature et en dehors, du moins dans sa volonté de s'en affranchir. Et l'on entre ici dans une analyse qui aura finalement plus pour objet l'homme et sa psychologie : « *L'objet de la recherche n'est plus la nature en soi, mais la nature livrée à l'interrogation humaine, et dans cette mesure l'homme ne rencontre ici que lui-même¹* ».

11. La nature, des significations multiples et complexes

Commençons dans un premier temps à nous intéresser à la **Nature**. Ce mot est connu de tous, existe dans toutes les cultures modernes mais renvoie pourtant à des interprétations différentes. Il est important d'étudier ses significations tant il est riche et véhicule des notions complexes. Jean-Marc BESSE distingue deux approches principales:

a) Signification métaphysique de la nature :

Une première formulation nous vient de l'antiquité grecque, avec trois directions d'interprétation:

- **La nature comme profusion spontanée**, ressource de l'être. C'est ce qui naît, renaît éternellement, ce qui croît, ce qui est à l'origine et permet le devenir.
- **La nature comme fondement substantiel** des êtres, sentiments et actions. Cette vision se rapporte à l'interne. C'est cette nature qui fait que l'on est ce que l'on est et ce pourquoi on tend vers tel ou tel comportement ou finalité. C'est sur cette notion que repose la différence entre le naturel et l'artificiel. La nature possède ses caractéristiques en son sein ainsi que les principes même de sa transformation tandis que l'artificiel subit ces dernières, « *Est naturel ce qui possède en soi son principe de mouvement et de repos* ». Aristote

Nous pouvons également y voir le fondement de l'opposition entre liberté et servilité. La liberté réside alors dans l'absence de toute contrainte, toute influence extérieure.

- **La nature comme finalité**, orientation vers un type, une norme interne à réaliser, définissant une limite implicite à ne pas dépasser. La nature peut ainsi être vue comme le siège de la vérité profonde de l'être : « *la nature est comprise fondamentalement comme lieu de l'expérience, comme fondement des expériences humaines, comme ce à quoi l'homme doit avoir rapport pour s'orienter ; la nature est le domaine et la ressource du sens* ». J marc Besse

¹ Werner Heisenberg, *Extrait de La Nature dans la physique contemporaine*.

Lorsque l'on touche à la métaphysique, on n'est jamais bien loin de tout ce qui se rapporte à la **religion et aux idéologies**. Et il apparaît en effet que la religion, quelle qu'elle soit ait tissé un lien particulier avec la nature. Celui-ci diffère cependant suivant les croyances. Les religions monothéistes ont davantage placé l'homme au centre du dogme, reléguant la nature dans une stature subordonnée. Ce rapport n'est pas pour autant irresponsable ou irrespectueux, nous le verrons plus en détail dans la partie suivante.

Certaines croyances - majoritairement tribales (amérindiennes, africaines, papoue, inuit) comme l'animisme, le shamanisme ou le shintoïsme - en revanche sacralisent véritablement la nature en lui conférant une âme, une volonté et un dessein. Il est intéressant de noter que ces peuples sont (à la base) très proche de la nature, vivent en harmonie avec elle, ce qui correspond en réalité à un rapport ancestral loin du modernisme que nous détaillons dans le paragraphe suivant.

La déesse Gaïa dans la mythologie grecque est un bon exemple de ce type de représentation de la nature puisqu'elle symbolise la « Terre-Mère ». Elle apparaît à la fois comme la source de toute vie, notamment des races divines, mais aussi de monstres dévastateurs. Elle est ainsi l'allégorie de cette force capable à la fois de créer la vie, magnifique et divinement ordonnée mais aussi cette organicité incontrôlable, ce foisonnement chaotique.

L'écologiste anglais James Lovelock fonde d'ailleurs une thèse appelée l'hypothèse Gaïa (appelée également hypothèse biogéochimique) en 1970, selon laquelle la Terre serait « *un système physiologique dynamique qui inclut la biosphère et maintient notre planète depuis plus de trois milliards d'années, en harmonie avec la vie* ». L'ensemble des êtres vivants sur Terre serait ainsi comme un vaste organisme, réalisant l'autorégulation de ses composants, en vue de favoriser et maintenir la vie. Thèse bien sûr très contestée puisqu'elle confère en quelque sorte une « âme » ou en tout cas une volonté intrinsèque à la Terre.

b) Signification technoscientifique de la nature :

Tout d'abord concernant le contenu de la nature, cette définition renvoie aux relations qui existent entre les choses, les phénomènes. Elle est en cela davantage relativiste que substantialiste et s'inscrit dans le courant des sciences descriptives et de la phénoménologie. On envisage donc moins la nature comme un tout que comme un enchevêtrement de phénomènes. Elle n'apparaît plus comme cette force, presque mystique, à la naissance de toute chose mais comme le système de phénomènes et les lois régissant leur succession et leur agencement.

Concernant ensuite la finalité de la nature (dans l'optique de son utilisation, de son exploitation), celle ci est considérée comme pur objet, subordonnée à l'homme, comme espace d'application et d'aménagement. Pour ARISTOTE, la plante et l'animal ne sont que des moyens pour l'homme. Il est intéressant de voir qu'en fait ces différentes

définitions renvoient inextricablement aux relations de l'homme avec la nature.

A la différence de la conception métaphysique, la liberté réside ici dans le fait de pouvoir s'affranchir de la nature, la modifier, comme pouvoir d'initiative et de bouleversement de l'ordre établie. Rousseau explique d'ailleurs que c'est cette capacité de la raison humaine qui le distingue de l'animal et de son instinct, dicté par la nature : « *la volonté parle encore lorsque la nature se tait* ».

La nature est alors vue comme l'éternelle répétition du même alors que la liberté permet de s'écarter de la règle, de cette même norme intrinsèque à notre première définition. Nous touchons encore une fois ici à la grande question qu'est la relation de l'Homme à la nature. C'est en effet l'un des facteurs qui incitera l'Homme à vouloir constamment et de mieux en mieux maîtriser la nature. Nous aborderons cette question plus largement dans la partie suivante.

Nous assistons bien là à une transformation fondamentale de la perception et de la compréhension de la nature, puisque l'expérience moderne de la nature exige une abstraction, ce n'est plus ce qui nous est offert, ce qui est, mais ce que l'on peut étudier, ce que l'on peut expliquer.

Apparaît cependant parallèlement (après le 18ème siècle) une représentation moderne du paysage en tant qu'objet esthétique, de tableau. Qui nécessite à l'inverse, un détachement de toutes les composantes utiles de la nature. L'art compense en quelque sorte les concepts scientifiques et philosophiques modernes qui échouent à dépeindre la nature comme un ensemble (cosmos). La nature est appréhendée alors dans tout son ordre, dans sa totalité, grâce à la sensibilité. C'est bien ici le **sentiment** qui est au cœur de cette différence de perception et de conception. Nous verrons par la suite que la nature renvoie l'homme au monde sensible et primale et que la rationalité cartésienne est alors reléguée au second plan.

Nous percevons déjà ici l'antagonisme entre d'un côté la perception de la nature comme objet, de la liberté comme la capacité à se soustraire de l'ordre naturel. Et de l'autre côté, une volonté de la sauvegarder pour ce qu'elle est et ce qu'elle véhicule en développant une conscience esthétique de la nature.

Finalement, nous définirons la nature comme tout ce qui échappe au contrôle de l'homme, ce qui existe en dehors de toute action de sa part.

Ainsi, même si il est vrai que la nature dite « vierge » - c'est-à-dire vierge de toute action de l'homme, de tout stigmate de sa présence ou de ses activités – n'existe quasiment plus: « *Si quelque chose est dit sur la nature, alors ce n'est déjà plus la nature¹* ». La nature existe tout de même bel et bien. Et même les rosiers plantés bien contentieusement sur le parterre des pavillons résidentiels à renfort d'engrais et d'arrosage automatique sont naturels dans ce sens qu'ils sont animés par une force vitale qui échappe au contrôle de l'homme.

¹ Ch'eng Hao

Qu'en est-il de « **l'environnement** » ? Ce terme est très proche de celui de nature à quelques nuances près. Il désigne typiquement le milieu, l'environnement d'un être vivant. C'est-à-dire tout ce qui se trouve autour de celui-ci. Ce terme englobe donc l'environnement naturel et artificiel ! Cet être vivant est généralement l'Homme, ce qui revient à avoir une vision anthropocentrique de la nature. Plus largement l'environnement peut renvoyer au milieu naturel et culturel. Ce terme est donc assez vague et peut prendre la définition que l'on souhaite lui donner. Nous l'utiliserons peut être pour signifier la nature par abus de langage.

Laissons maintenant la sémantique de côté pour aborder le problème sous un angle plus historique et voyons comment l'Homme a tissé ses liens et son rapport à la nature.

12. Un rapport à la nature lourd d'histoire et de contradictions

a) L'histoire d'une appropriation

Au commencement était l'Homme, chasseur-cueilleur, en complète harmonie avec son environnement, c'est le paléolithique. Il était en cela très proche des autres animaux, notamment des primates. La nature était pour lui source de nourriture et de vie, parfois fluctuante et difficile à exploiter. Elle représentait également de nombreux dangers, l'Homme étant à la fois prédateur et proie. Il était en quelque sorte subordonné aux aléas de cette nature foisonnante et providentielle. Les tribus amérindiennes ou papoues entretiennent encore (à quelques détails près) ce type de relation avec leur environnement naturel.

Vient ensuite le néolithique où l'Homme - fort de nombreuses innovations techniques que sont la généralisation de l'outillage - réalise qu'au lieu de courir après ses proies et de se déplacer constamment à la recherche de plantes et de baies, il peut tout aussi bien cultiver les végétaux et domestiquer les animaux (essentiellement pour leur viande et leur peau). C'est la naissance de l'agriculture et de l'élevage. Il a longtemps été soutenu que ce sont ces transformations qui ont modifié profondément le mode de vie et l'organisation sociale de l'humanité puisqu'elles impliquaient dans la plupart des cas une sédentarisation.

Il est cependant désormais admis que l'agriculture était en réalité une réponse à la pression démographique qui s'exerçait alors : le climat particulièrement favorable du croissant fertile permettait à des groupes de chasseurs-cueilleurs d'assurer leur subsistance grâce aux abondantes céréales sauvages de la région. La pression démographique aurait conduit ces groupes à se déplacer vers des régions moins clémentes où il était nécessaire de prendre soin des céréales et des légumineuses pour en tirer pleinement partie.

Pour J. Cauvin¹, l'explication de l'apparition de l'agriculture ne peut toutefois se résumer à des pressions environnementales ou démographiques mais est plus vraisemblablement socioculturelle. Pour la première fois, les groupes humains ne se scindent pas lorsqu'ils atteignent le seuil critique au-delà duquel des tensions internes apparaissent : l'agriculture serait une solution pour créer de nouveaux rapports sociaux. Nous entrons progressivement dans l'aire moderne avec l'apparition des villes, des Etats et ... des guerres.

C'est n'est donc pas uniquement pour des raisons pratiques de survie que l'Homme s'est affranchie de la nature : cela résulte bel et bien d'une démarche volontaire mue par des enjeux sociaux. Ce point est très intéressant puisque l'on entrevoit ici les origines, très anciennes et probablement très enracinées dans nos sociétés modernes, de nos rapports à la nature. Nous comprenons alors aisément les difficultés à remettre en cause nos modes de fonctionnement et nos mentalités tant ces origines sont profondes.

La nature sera certes exploitée pendant de nombreux siècles sans pour autant que l'Homme s'exclut de celle-ci. Le véritable tournant se situe au XVII^e siècle avec notamment Descartes, qui voulait une philosophie pratique apportant enfin aux Hommes la possibilité de se rendre «*maîtres et possesseurs de la nature*»². Cette vision de la nature subordonnée n'aura ensuite de cesse de se conforter au gré des théories anthropocentriques glorifiant la rationalité de l'Homme et des avancées techniques qui permettront d'accroître son emprise sur l'environnement. Au-delà, c'est également le statut de l'Humanité qui prend un nouveau sens : elle ne fait plus tout à fait partie du reste des espèces animales, elle en est l'échelon supérieur. Longtemps considérée comme la seule à être douée d'intelligence, cela légitime sa domination et sa maîtrise sur le naturel. Cela se ressent au niveau des représentations de la nature. Au moyen âge par exemple, la nature sert de fond en opposition à l'Homme : «*La nature des origines est un chaos, à ordonner, un milieu sauvage à combattre et à dompter et l'on ne montre que le dragon vaincu, écrasé sous l'arme du vainqueur*»³.

Nous retrouvons d'ailleurs clairement cette vision dans la religion (monothéiste), pour ne prendre qu'un exemple, citons la genèse biblique. Elle place l'homme non pas en dehors de la nature mais comme être spécial, investi d'une mission supérieure: «*le Sixième jour, il créa l'homme et la femme à l'image et à la ressemblance de Dieu* ». Dieu confie la nature à l'homme pour qu'il la gère: «*Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder* ». La notion de domination est ici nuancée par l'idée de gérance. La posture de l'homme est tout à fait particulière car il est à la fois dans la nature (il ne saurait vivre en dehors de la biosphère), mais dispose également d'une extériorité relative, celle que lui confère cette posture technicienne.

Cette tendance n'a fait que se confirmer au cours de l'histoire. Nous en arrivons à présent à des situations extrêmes où l'Homme est parfois accusé de « jouer à dieu » lorsqu'il manipule le patrimoine génétique (OGM, clonage) ou lorsqu'il est responsable

¹ J. Cauvin, 1994, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture : la révolution des symboles au Néolithique*, Flammarion, collection "Champs", 1998.

² Aristote, Discours de la méthode, 6^{ème} partie (A.T VI, p. 62 ; Alquié 1, p. 634).

³ Jean Paul Bozonnet et Bernard Fischesser, *La dimension imaginaire dans l'idéologie de la protection de la nature*, Colloc de Florac, 1985.

de l'extinction ou de la survie d'une espèce. Il ne s'adapte plus à son environnement, le rapport est complètement inversé.

Il est ici intéressant de se questionner sur le rôle de l'aménageur, il est en effet l'illustration parfaite de cette démarche : il aménage (ou réaménage) la nature pour l'Homme et ses activités. Il a longtemps été le symbole de cette influence et de ce pouvoir sur la nature. Il faut bien sûr nuancer ceci avec la volonté actuelle de ménager l'environnement et de s'inscrire dans un « développement durable ». Des préoccupations qui restent somme toute relativement récentes au regard du développement qu'a connu le dernier siècle.

Ainsi l'environnement naturel fut longtemps tout simplement ré-agencé et réorganisé pour satisfaire les exigences d'un Homme qui ne jugeait pas nécessaire de composer avec les espèces présentes quand il pouvait tout simplement les éliminer.

Il s'est cependant avéré que cette posture de « l'Homme tout puissant et légitime », ce développement (démographique, économique et technique) basé sur la consommation et l'exploitation de la nature, n'était pas viable à long terme. Bien plus que des considérations éthiques, ce sont les perspectives d'extinctions des ressources et de bouleversements climatiques qui ont permis une certaine prise de conscience. La nature n'est plus ici stable et ordonnée, propice à l'évolution de l'Homme, mais peut à tout moment se détraquer. Et la perspective (presque mystique) d'une apocalypse environnementale tend à modifier encore les relations. L'Homme est à présent en quelque sorte responsable de la nature et doit utiliser sa « maîtrise » pour protéger, gérer et réguler...

Là réside tout le déficit de notre époque et de ce que l'on appelle le développement durable : réapprendre à vivre en accord avec la nature. L'opposition des deux visions de la nature peut paraître insurmontable. L'encrage de l'industrialisation et du modernisme est tel qu'il semble difficile de modifier nos modes de fonctionnement. Mais il doit être possible de « réenchanter » notre vision de la nature pour reprendre les termes de Serge Moscovici¹, sans tomber dans l'animisme et sans renoncer aux acquis de la science. Il faut voir la nature comme une science intégrant les plus lointaines traditions de l'humanité. Le paradigme mécaniste de la nature dans lequel évolue la science moderne souffre paradoxalement de ce schisme. Il sépare complètement la sensibilité et l'explication scientifique, tandis que même si cela peut paraître absurde, il faut tenter de relier les deux. Il repose même sur une vision du déterminisme qui est discutable aux yeux de la physique contemporaine elle-même (au travers de la physique quantique et du principe d'incertitude d'Heisenberg).

¹ SERGE MOSCOVICI, *Réenchanter la nature, Entretiens avec Pascal Dibie*, Editions de l'Aube, 2002.

b) De l'écologie à l'écologisme, naissance d'un courant de pensée

Commençons par définir quelques termes dans le fatras gravitant autour de ce thème. **L'écologie** tout d'abord vient du grec « οἶκος » ou "oikos" qui signifie maison et de « λόγος » ou "logos" qui se rapporte au discours, à la science. C'est donc l'étude scientifique des inter-relations des êtres vivants au sein de leur milieu. Ainsi, c'est une science biologique qui étudie deux grands ensembles : celui des êtres vivants (**biocénose**) et le milieu physique (**biotope**), le tout formant l'**écosystème**.

Il faut donc la distinguer des significations qu'on lui attribue souvent qui se rapporte à l'**écologisme** ou l'**environnementalisme** désignant le courant de pensée en faveur de la protection de la nature. On parle encore d'**écologie politique** ou d'**écologie sociale**. Nous parlerons alors d'**écologistes** pour désigner les individus militants tandis que le scientifique sera un **écologue**.

L'écologie en tant que science est donc apparue en 1866, c'est le biologiste allemand Ernst Haeckel qui lui donna un sens : « (...) *la science des relations des organismes avec le monde environnant, c'est-à-dire, dans un sens large, la science des conditions d'existence*¹ ». Elle fait partie des sciences biologiques de base qui concernent l'ensemble des êtres vivants. Il existe en biologie divers niveaux d'organisation, celui de la biologie moléculaire, de la biologie cellulaire, la biologie des organismes (au niveau individu et organisme), l'étude des populations, l'étude des communautés, les écosystèmes et la biosphère.

Le domaine de l'écologie regrouperait l'ensemble de ces catégories. Elle constitue en cela une **approche complexe**. En effet, elle se veut à la fois **holistique**, puisqu'elle étudie non seulement chaque élément dans ses rapports avec les autres éléments, mais aussi l'évolution de ces rapports selon les modifications que subit le milieu. Ces rapports sont décrits du plus petit niveau jusqu'au niveau le plus global. Elle suppose également une intégration des sciences physiques et des sciences sociales. C'est donc une science de la globalité, ce qui pourrait expliquer le glissement si facile et si fréquent de l'écologie à l'écologisme. Il est clair ici que la notion de développement durable s'inscrit dans cette vision holistique puisqu'elle regroupe les questions environnementales, économiques et sociales. Mais l'écologie se rapproche également du courant **réductionniste** (prédominant dans le domaine des sciences) qui tente à l'inverse de réduire la nature complexe des problèmes à une somme de principes fondamentaux (biologie moléculaire, génétique...).

Rappelons-nous par ailleurs de la sémantique de la nature : il est intéressant de relever que l'approche holistique de l'écologie rejoint les premières définitions, c'est-à-dire celles qui considèrent la nature comme un tout, un cosmos. Peut-on ainsi deviner les prémices du mouvement écologique (écologisme) dans l'antiquité ou au travers du romantisme ?

¹ Ernst Haeckel, *Morphologie générale des organismes*, Reimer, Berlin, 1866.

Tout d'abord, la pensée se cachant derrière ses courants ne peut être assimilée à celle véhiculée par l'écologisme. En effet, même si Rousseau au XVIII^{ème} siècle, puis le Romantisme prône cet amour de la nature, ce n'est pas tant pour ce qu'elle est intrinsèquement mais pour sa « beauté ». L'écologie interprète la nature indépendamment des facteurs esthétiques, économiques ou tout autre. Elle ne fera pas de distinction de valeur entre la montagne grandiose et le marais putride si ce n'est concernant sa valeur écologique, c'est-à-dire la richesse que ces milieux représentent en terme de biodiversité.

Il en va de même des premières tentatives de protection de la nature aux Etats-Unis ou en Europe. Les promoteurs des premiers parcs nationaux aux Etats-Unis voulaient « *préserver le témoignage des paysages grandioses que la Providence avait confiés à la nation américaine et qui marquaient sa destinée d'un sceau tout particulier* ». Cette démarche avait donc pour but de promouvoir la beauté de la nature américaine (notamment grâce à un développement très précoce du tourisme) afin, entre autre, de légitimer et de glorifier la nation qui a en charge de gérer ce patrimoine.

Encore une fois, la situation n'est guère différente dans le reste du monde. Les premiers parcs créés un peu plus tard par le Royaume-Uni et la France notamment (non pas en métropole, mais dans leurs empires coloniaux), avaient des motivations assez proches de celles qui avaient été à l'origine des réserves naturelles aux Etats-Unis. C'est-à-dire de montrer aux touristes les espaces naturels que les colons, comble de l'hypocrisie, ont préservés en interdisant aux populations indigènes certaines pratiques destructrices. On est encore bien loin de l'amour de la nature pour ce qu'elle est, même si la plupart des fondateurs de ces parcs devaient probablement se placer dans cette optique.

Ceci dit certain théologien de la nature ont dès le moyen Age, certes dans une approche religieuse, adopté cette thèse. Le juriste anglais Sir Matthew Hale en résume les principes lorsqu'il écrit dans la deuxième moitié du XVII^{ème} siècle que l'homme « *vice roi de la Création* », a été investi par Dieu du « pouvoir, de l'autorité, du droit, de l'empire, de la charge et du soin (...) de préserver la face de la Terre dans sa beauté, son utilité et sa fécondité¹ ».

Selon Jean Paul BOZONNET², le « *grand récit écologique* », naquit à la fin des années soixante, il se distingue réellement par le fait qu'il place véritablement la nature au centre des préoccupations :

« *Dans les pensées politiques d'autrefois, le retour à la nature jouait les seconds rôles ; il constituait un « mythe » (Lévi-Strauss, 1955) instrumentalisé par d'innombrables régimes politiques différents, de droite ou de gauche. Au contraire, dans l'écologisme à la fin du XX^{ème} siècle, il occupe la place centrale du récit. Il en est le sujet principal, dans l'orbite duquel se déploie un système de pensée cohérent et totalisant, impliquant la planète entière et au delà, toute l'histoire humaine ; le retour à la nature n'y est plus seulement un mythe, mais le noyau constitutif d'un nouveau mythe¹».*

¹ Sir Matthew Hale, *The Primitive Origination of Mankind*, Londres, 1677, p. 370.

² Jean Paul Bozonnet, *Les métamorphoses du grand récit écologiste et son appropriation par la société civile*, PACTE, Sciences-Po Grenoble

Il faut donc voir le mouvement écologique comme un véritable mouvement social complètement original et contemporain. Il ne peut en effet être dissocié de sa vocation militante, de son ambition de modifier les comportements. Il est d'ailleurs lié à une certaine remise en question du développement (compris ici comme croissance) et aux mouvements anticapitalistes ou anticonsuméristes. NISBET souligne sa portée: *«il est bien possible que lorsqu'on écrira finalement l'histoire du vingtième siècle, l'environnementalisme soit le mouvement social considéré comme le plus important de la période. Le rêve d'un environnement physique parfait possède tout le potentiel révolutionnaire présent à la fois dans la vision chrétienne du monde d'une humanité sauvée par le Christ, et dans la vision socialiste, surtout la prophétie marxiste d'une humanité délivrée de l'injustice sociale¹»*.

L'écologie et l'économie sont en effet indissociables, en témoigne leur étymologie respective : Ecologie vient de « oikos », la maison, et de « logos », le sens, le "pourquoi?". Ainsi l'écologie peut être entendue comme un questionnement sur la manière d'être au monde et de l'habiter. Le terme économie contient lui aussi la racine « oikos » et le suffixe « nomos », la loi, la gestion. Ce qui peut se traduire par la manière de réguler et de gérer cet environnement. Le fort penchant dominateur de l'Homme et sa fascination pour la maîtrise, ont fait que la seconde a pris le dessus sur la première.

L'écologisme tente donc de faire le lien et de réconcilier ses deux notions, avec une réelle dimension sociale et idéologique. Le terme de développement durable ne fait que reprendre ces principes. Il lisse malheureusement bien souvent chaque composante pour viser une sorte de consensus moins contraignant.

L'écologisme prend de nombreuses formes puisque comme tout courant de pensée, son sens est interprété par la multiplicité de ses adeptes et des groupes sociaux qui se l'attribuent. Ainsi la dimension militante et révolutionnaire est très variable, tout comme les solutions envisagées ou la place que l'homme doit occuper dans cette démarche.

Certain soutiennent que *« L'écologie doit être vécue comme un humanisme, l'homme apparaît comme le gestionnaire de la planète. Il se situe à nouveau au centre du système, non cette fois comme un droit mais comme un devoir ² »*. D'autres pensent au contraire que l'on ne peut penser les problèmes environnementaux en plaçant les humains au centre de tout.

Quoiqu'il en soit, l'écologisme va donner naissance à de nombreuses associations environnementales dès 1960. Toutes ces associations se caractérisent par leur disparité et la multiplicité de leurs revendications (situation qui a de ce point de vue peu évolué depuis). On compte parmi elle d'anciennes sociétés savantes naturalistes, des militants anti-nucléaires, pacifistes etc... Nous reviendrons plus amplement sur le phénomène associatif dans notre seconde partie.

¹ Traduit par Jean Paul Bozonnet, in *Prejudices: A Philosophical Dictionary*, Cambridge, MA: Harvard University Press, 1982 p. 101.

² S.Frontier et D.Pichod-Viale, *Ecosystèmes: structure, fonctionnement, évolution*, Masson et Cie, 447 pages.

Le courant écologique s'est finalement institutionnalisé et politisé. On parle aujourd'hui d'écologie politique (création du parti écologiste des « Verts » en 1984), avec comme but initial de traiter les questions environnementales, sociales et économiques en cohérence avec la pensée écologique expliquée précédemment. Cependant, ce courant se heurte à la pluralité de ses participants et à la difficulté de remettre en cause le paradigme économique actuel.

13. Qu'en est-t-il de l'affectif ?

Pourquoi s'intéresser à ce rapport affectif ? Tout d'abord parce qu'il est au cœur de notre recherche. Il s'agit en effet de déterminer son importance, sa contribution, dans la démarche d'implication d'un individu pour la protection de la nature. Mais pour cela il est nécessaire de comprendre ce qui influence ce rapport affectif, ce qui le façonne, les processus qui entrent en jeu.

Ce qui permettra de déceler la part de l'affectif dans les motifs d'engagement des individus mais aussi de mieux cerner ce rapport à la nature qui, comme nous l'avons vu, est décidément complexe et véhicule avec lui une cohorte de postures et de représentations conscientes ou non.

a) Définition du rapport affectif

Ce sujet a déjà été très largement traité, notamment en ce qui concerne le rapport affectif à la ville. Je m'attacherai donc à reprendre synthétiquement les différentes composantes de l'affectivité sans me perdre dans les méandres de la philosophie ou de la sémantique.

Comme pour bien des termes familiers, il semble à priori aisé de définir le rapport affectif. Je me suis donc essayé à le définir avant de me renseigner sur les définitions et les sens que l'on pouvait lui donner : « *émotion subjective, qui porte un jugement de valeur conscient ou non* ».

Cela se complique un petit peu : il convient en effet de définir ces autres termes que sont émotion, jugement, valeur... Prenons la définition de l'affectif que donne le Petit Larousse: « Une **impression élémentaire** d'attraction ou de répulsion qui est à la base de l'affectivité ». Cela ne nous avance pas beaucoup plus.

Il semble qu'une bonne définition du rapport affectif soit donnée par D.Martouzet, concernant le rapport à la ville : « le résultat positif ou négatif, à un moment donné et pouvant constamment être révisé, d'un **processus de jugement de valeurs** associé à un **état affectif** ». L'Etat affectif étant ici entendu au sens de l'effet de **sensations** et d'**émotions**.

Donnons alors rapidement à ces termes qui gravitent autour de l'affectif les définitions qui semblent les plus pertinentes:

- L'émotion peut être interprétée comme " *un état affectif violent et passager, qui ébranle corporellement son sujet et se manifeste par des troubles organiques et des perturbations psychiques*" (MOURRAL et MILLET 1995). Dit plus poétiquement : « *Nous appellerons émotion une chute brusque de la conscience dans le magique*¹ ».
- Le sentiment est défini dans le Petit Larousse comme « une connaissance plus ou moins claire donnée d'une manière immédiate », cette définition est équivalente à celle de sensation. Il peut cependant être entendu au sens de la représentation ou encore de l'impression, c'est-à-dire être le fruit d'une certaine interprétation consciente ou non. C'est un état qui est en général perçu comme moins intense mais plus long tandis que les sensations ou l'émotion seront plus intenses mais aussi plus fugaces et plus versatiles.
- Porter un jugement de valeur renvoie à l'action d'estimer la valeur (morale, esthétique, financière, symbolique...) d'une chose en se basant sur des critères rationnels ou non. Ces références peuvent donc être influencées par un ressenti mais peuvent aussi se baser sur tout ce qui influence la perception : la psychologie individuelle, la culture, l'éducation, la réflexion, l'expérience...

Il apparaît donc à priori que le rapport affectif soit le fruit à la fois d'une sorte de ressenti, instinctif, presque chimique (état affectif) et d'un véritable processus de jugement de valeur (c'est ce qui fait le rapport) se référant à tout un bagage de représentation et de références à la fois rationnelles et sensible, conscientes ou non.

Notons ici le caractère évolutif de ce processus. Ce rapport affectif peut changer à tout moment, influencé par l'objet en question, mais aussi par l'évolution de la ou des représentations que l'individu s'en fait : « *Tout est dans un flux continu sur la terre. Rien n'y garde une forme constante et arrêtée, et nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement comme elles*² ».

Béatrice BOCHET reprend bien ces questions lorsqu'elle définit le rapport affectif à la vie comme "un état affectif complexe, riche en nuances et en propos, ayant pour origines non pas que des sensations, mais des pensées, des désirs, des représentations, des émotions, des souvenirs, nos relations avec les personnes et les choses, d'une façon générale l'ensemble de l'aspect affectif de notre vie personnelle"³

¹ Jean-Paul Sartre, *L'Esquisse d'une théorie des émotions*.

² Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*.

³ Béatrice BOCHET, 2000.

Le schéma qui suit résume ces différentes notions :

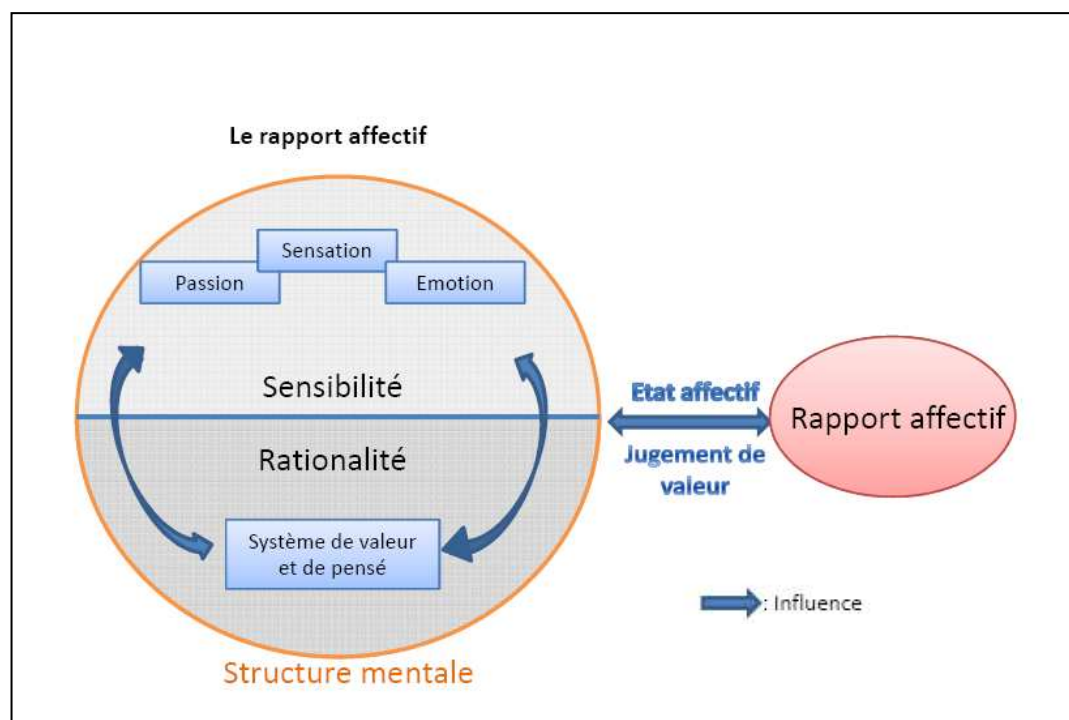


Figure 1 : **Le rapport affectif**

Réalisation : Biguet. F

b) De l'existence d'un rapport affectif à la nature

Maintenant que les différentes définitions des termes sont bien posées, justifions brièvement, comme cela a été fait pour la ville, l'existence d'un rapport affectif. Cela apparaît a priori plus évident en ce qui concerne la nature.

Au travers des sens qui lui ont été attribués dans un premier temps, comme entité, source de vie et profusion spontanée. On parle de nature providence, allant même jusqu'à la personnifier ou la diviniser, ce qui témoigne bien d'un rapport qui dépasse le simple positionnement rationnel mais fait appel à autre chose, sentiment ou idéologie.

Cela est encore plus probant lorsque l'on s'intéresse aux représentations de la nature au cours des âges, tantôt symbole de pureté, d'ordre et de magnificence (Romantisme, Antiquité), tantôt agressive, organique et primale (Moyen âge). Il existe non seulement un rapport d'ordre affectif mais il est souvent très partagé.

C'est d'ailleurs ce qu'explique François TERRASSON dans son ouvrage sur la peur de la nature : tout être humain face à la nature dans sa forme la plus saisissante (désert, forêt vierge, marais) ressent des émotions. Celle-ci peuvent être bonnes ou mauvaises, assumées ou non, conscientes ou non, mais l'immersion dans un milieu naturel laisse rarement indifférent, elle libère la pensée sensible et mène à un jugement de valeur : « j'aime » ou « je ne n'aime pas » ou « je me sens bien », « je me sens mal ». Cela renvoie bien à notre définition du rapport affectif. De même, si comme le dit François TERRASSON, la symbolique est le langage des émotions, il n'y a alors rien d'étonnant à trouver d'innombrables représentations de la nature dans les contes et légendes. Citons la sorcière tapie au fond de sa forêt, grouillante de bestioles répugnantes, symbole même

du côté organique et angoissant de la nature ou encore le dragon au fond de sa caverne, représentant les entrailles de la terre, l'aspect menaçant et indomptable de la nature. La légende de l'arc-en-ciel traduit en revanche une vision plus positive. Elle nous dit que ce dernier est en réalité un animal, qui va s'abreuver et que si l'on trouve sa tête, c'est-à-dire là où prend naissance l'arc-en-ciel, on y trouvera un fabuleux trésor. Ce trésor peut en fait être interprété comme la pluie bénéfique pour les cultures, promesse d'une récolte abondante.

Un dernier argument corroborant ce rapport affectif de l'Homme à la nature est de le comparer avec les rapports humains comme l'explique Joëlle Leborgne¹. Le rapport qui s'établit entre deux personnes est tout d'abord issu d'une interaction. Nous avons vu largement que l'homme interagit avec la nature, il l'utilise à des fins matérielles ou récréatives, il la modifie. La réciproque est également vraie, la nature peut avoir une influence sur l'homme, que ce soit physiquement (intempéries, organisation sociale) ou mentalement (oppression ressentie par certains lorsqu'ils se trouvent dans une forêt ou à la montagne, ou à l'inverse un sentiment de plénitude). Les relations humaines sont également le fruit d'un compromis (lorsqu'elles ne sont pas extrêmes) entre **concessions** (on aime la personne malgré ses défauts ou on ne l'apprécie pas mais on consent à la côtoyer en bonne entente) et des **bénéfices** (on l'apprécie car on se sent bien en sa présence, parce qu'elle nous apporte quelque chose ou parce que l'on se trouve des points communs avec elle). Il en va de même lorsqu'il s'agit de la nature : l'Homme ne peut vivre en dehors mais cherche à en éviter les contraintes. Il peut apprécier se promener dans un jardin mais il l'appréciera d'autant plus si il n'y a pas d'insectes, de mauvaises herbes ou de boue.

De plus, un point crucial vient également du fait que la nature n'est pas seulement un lieu, elle est vivante ! Et même si ce n'est pas toujours le cas, cela implique un rapport plus poussé que la simple relation à l'objet. **Il n'est donc pas possible de remettre en question l'existence d'un rapport affectif à la nature.**

14. Les facteurs et processus fondateurs du rapport affectif

Il semble très ambitieux de vouloir déterminer toutes les causes et les fondements du rapport affectif. La bibliographie sur ce sujet est riche, notamment encore une fois dans les travaux concernant le rapport affectif à la ville, nous tenterons d'en synthétiser les points clefs. Ces réflexions seront enrichies par l'étude des entretiens dans la seconde phase de ce mémoire.

Comme nous l'avons vu le rapport affectif relève à la fois du sensible et du rationnel. Il est fait de ressenti et d'émotivité (passionnel) mais aussi d'une interprétation plus poussée faite de représentations (cognitives²). Il serait très pratique de pouvoir séparer les deux pendants mais ils sont en réalité intimement liés : il est impossible, selon PIAGET « de trouver des conduites relevant de l'affectivité seule, sans aucun élément

¹ LEBORGNE, 2006, Evolution du rapport affectif à la ville de l'individu à travers son parcours de vie.

² Qui relève du processus d'acquisition des connaissances.

cognitif, de même qu'il est impossible d'identifier une conduite relevant de l'intelligence seule, sans élément affectif¹». Il apparaît cependant clairement que la nature est un véritable émancipateur de la conscience abstraite et sensible.

a) La nature indissociable du sensible

Il apparaît difficile d'analyser les sensations qui renvoient tout de même à quelque chose de primale, d'instinctif. Ainsi, nous nous trouverons souvent mieux devant un paysage luxuriant car il renvoie à un environnement hospitalier et fertile. Alors qu'un désert ou une montagne aride dégage quelque chose d'inhospitalier, quelque part, instinctivement, l'homme sait qu'il n'est pas sensé y vivre.

Pour François TERRASSON la nature libère la pensée sensible car elle implique la perte de tous les repères de la rationalité humaine. La nature vierge est en effet par définition un lieu où il n'y a aucune trace de la présence humaine, ce qui laisse place aux émotions, au ressenti, mais aussi à la confrontation avec soi-même. Deux facteurs entrent alors en jeu :

- L'afflux incontrôlable de ce matériel sensible, qui pour un individu issu d'une société dans laquelle on réprime généralement ce pan de l'esprit pour privilégier la raison, peut s'avérer particulièrement déstabilisant ou au contraire très exaltant,
- Le fait de se retrouver face à soi-même et notamment face à ses peurs. Cette situation peut faire resurgir cet inconscient cher à Freud avec tout son cortège d'émotion et de pulsions refoulées.

La nuit, accentue cette idée de nature puisqu'elle échappe au contrôle de l'Homme (sans lampe de poche bien sûr...), elle renforce ainsi ce phénomène. Selon François TERRASSON toujours, la peur de la nature n'est pas tant générée par la nature elle-même mais par le fait qu'elle renvoie l'individu à cette sphère émotive incontrôlable. **Ainsi le fait que l'homme se sente bien ou non lorsqu'il entre en contact avec la nature serait en grande partie lié à sa relation avec son inconscient et ses émotions.**

Nous retrouvons tout cela dans les représentations que nous avons évoquées précédemment : la sorcière et cette organicité dont l'homme (moderne en particulier) a horreur puisqu'elles lui rappellent la mort, la putréfaction ; la hantise du serpent ou du dragon qui peut être interprétée comme le symbole des pulsions sexuelles ou du mal en général.

Cela illustre bien cette citation : « *Les rapports de l'Homme avec la nature sont infiniment plus importants que la forme de son crâne ou la couleur de sa peau pour expliquer son comportement et l'histoire sociale qu'il traduit*¹ ».

¹ Jean PIAGET cité par Benoît FEILDEL, *Construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*, CESA, 2003

Ce n'est donc peut être pas par hasard si les civilisations proches de la nature sont aussi celles qui sont également les plus à l'écoute du ressenti, de l'émotion. Ce qui se traduit souvent par des pratiques proches de la magie ou de la sorcellerie (shamanisme, maraboutisme etc.).

La nature peut également être assimilée à l'altérité, à l'éternel. Il est bien connu que la nature survivra à l'espèce humaine, tandis que la réciproque est vraisemblablement impossible. Cela devrait en théorie provoquer une forme de respect, de déférence à son égard: « *L'homme se sent tellement passager qu'il a toujours de l'émotion en présence de ce qui est immuable²* ».

Il est assez difficile de cerner cette émotivité intrinsèquement liée à la psychologie. Cette piste de réflexion, même si elle est très intéressante, semble relativement délicate à explorer au travers des entretiens tant elle fait appel à des éléments intimes et inconscients. N'ayant ni le temps ni la qualité de psychologue, il est fort possible que nous abordions cet aspect de manière un peu superficielle...

Il apparaît plus prolifique de s'interroger sur le **processus de la cognition** comme le fait Benoît FEILDEL³ dans son travail, sur lequel nous nous appuierons.

b) La cognition, élément déterminant du rapport affectif

Soyons clair sur ce que nous entendons par cognitif : ce sont les « *mécanismes de la pensée par lesquels s'élaborent la connaissance, la perception, la mémoire et l'apprentissage, ainsi que les raisonnements logiques⁴* ». C'est-à-dire ce qui permet à l'individu d'acquérir de l'information, de la traiter, de la conserver et de l'exploiter. Nous pouvons alors distinguer deux phases dans ce processus :

- La prise d'information qui est liée aux sensations, à la perception, déjà décrite précédemment. Bien entendu, l'être humain qui perçoit subit les déterminations multiples provenant de ses valeurs culturelles et/ou éducatives et de son histoire sociale.
- Le traitement de l'information qui peut être assimilé à une **appropriation** et au procédé de **représentation**.

Nous nous intéresserons donc ici à cette seconde étape. Il est alors essentiel de définir ces deux termes. La représentation est une interprétation de la "réalité", entendue ici comme ce qui est vécu, c'est-à-dire un ensemble de sensations et de perceptions. Elle

¹ G. Haudricourt, 1962.

² Madame de Staël

³ Benoît FEILDEL, *Le rapport affectif à la ville, Construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*, 2004.

⁴ Dictionnaire psychologique en ligne, <http://www.dicopsy.com>

permet « *d'évoquer des objets même si ceux-ci ne sont pas là* » (Piaget 1947). Cette interprétation implique par définition une forte subjectivité puisqu'elle transforme les perceptions issues des sensations en une image mentale, selon ses propres systèmes de signification, relatifs à son histoire individuelle. C'est ainsi que la représentation que nous nous faisons d'un lieu ou d'un objet est souvent biaisée et ne correspond pas tout à fait à la réalité. Elle traduit généralement une symbolique que lui accorde l'individu et qui remplit alors nécessairement une fonction (identification, désir d'appartenance à un milieu etc.). Cela se fait la plupart du temps sous forme d'image mentale, de forme, qui sont propres à l'individu et lui permettent de mémoriser l'information car elles évoquent ou signifient quelque chose pour lui. Une relation s'établit alors entre le signifié, le signifiant et le référent. Et l'on peut se demander l'importance respective de chacun dans la construction du rapport affectif.

L'interprétation implique également une **appropriation**, c'est-à-dire faire sien l'information et l'ensemble des expériences connexes. Définition proche de l'apprentissage, qui se fait dans la durée et dépend de nombreux facteurs difficiles à déterminer comme le lieu dans lequel il se déroule ou encore la source de ces enseignements.

L'apprentissage est lui directement lié au mécanisme de mémorisation. Les différentes études sur ce phénomène en ont montré l'incroyable complexité. La mémoire n'est pas une démarche consciente mais intervient à chaque instant et est inscrite dans la temporalité. Elle est par ailleurs directement influencée par l'affectif. Théodule Ribot soutient l'existence d'une forme de mémoire "affective" : « *Les impressions du goût et de l'odorat, nos sensations viscérales, nos états agréables ou pénibles, nos émotions et passions laissent, ou peuvent laisser, des souvenirs, comme les perceptions de la vue et de l'ouïe [...] Ces résidus, fixés en nous, peuvent rentrer dans la conscience*¹ ». Jean-François Le NY montre également au travers de son ouvrage la théorie cognitive, l'affectivité et les représentations inconscientes, que la mémoire peut avoir une valeur ou une « valence » affective et que son activation provoque un affect conscient ou inconscient.

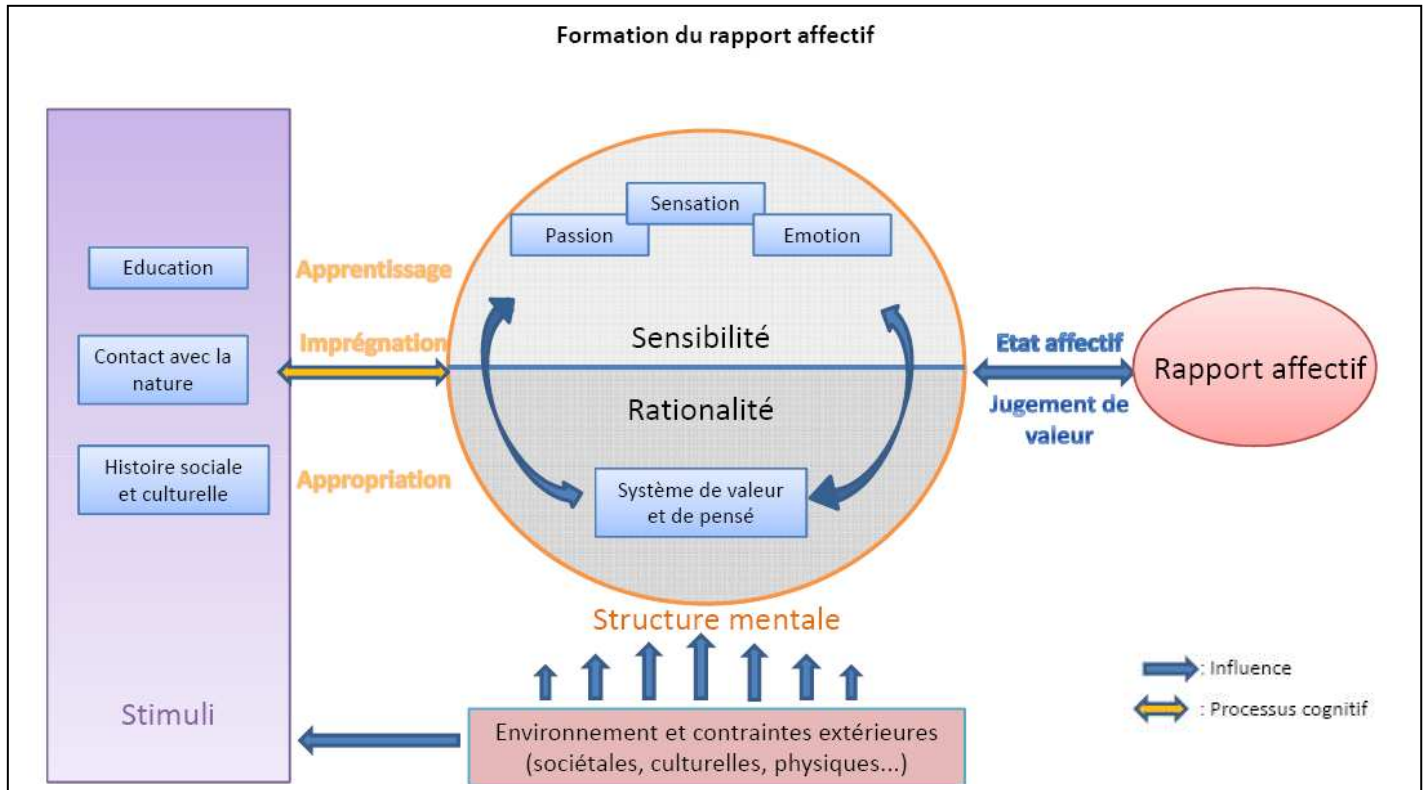
Un autre phénomène qui fait partie de l'apprentissage est, comme l'explique Benoît FEILDEL, **l'imprégnation** qui, plus qu'un souvenir qui peut renvoyer à une émotion, est un véritable lien entre un comportement et un objet. Jean-Claude RUWET le définit comme : « *un apprentissage dans lequel, au cours d'une phase sensible de son développement et pendant une période critique, un comportement inné se relie à des objets spécifiques qui, plus tard, le déclencheront. L'empreinte peut intervenir dans la formation d'un lien filial, dans le choix d'un habitat, ou dans toute situation impliquant une forme quelconque de relation entre un objet et une réponse*² ». Ce processus est instantané et très pérenne. Nous pouvons par exemple penser aux inévitables vacances à la campagne chez les grands-parents qui feront forcément parti du bagage cognitif. L'imprégnation s'effectue souvent au travers du construit familial et social avec son cortège de connotations affectives.

¹ RIBOT Théodule, cité par Benoît FEILDEL, *Les maladies de la mémoire*, Paris, Baillière, 1881,

² RUWET Jean-Claude, cité par Benoît Feildel, in DORON et PAROT, *Dictionnaire de psychologie*, Paris, PUF, 1991, p 354.

Ainsi nous filtrons véritablement l'information au travers d'un ensemble complexe de référents liés à l'apprentissage, l'idéologie, l'expérience, le vécu, la raison, eux mêmes enclin à s'enrichir, se modifier et évoluer pour encore modifier cette représentation. Chacun de ces référents est de plus à la fois porteur et construit d'un lien affectif, qui lui aussi est évolutif. Le schéma suivant résume ces différents processus.

Figure 2 : Formation du rapport affectif
Réalisation : Biguet. F



c) Différentes représentations de la nature, différents affects

La difficulté dans l'appréhension de la nature vient du fait qu'elle peut se faire de différentes manières. A la fois espace physique, lieu ou environnement, elle peut aussi être vue comme entité vivante ou simple objet. Il est alors bien évident que la représentation que l'on se fait de la nature dépend des origines du rapport affectif. **Ainsi, ces représentations traduisent à la fois un mode de pensée, mais aussi un vécu, une histoire sociale et une pratique du concept de la nature.**

Il est évident que la nature-objet renvoie à une approche cartésienne et productiviste. La valence affective n'aura alors comme origine que la rentabilité et la valeur économique. Les facteurs sociaux, éducatifs et les pratiques de l'espace sont bien sûr déterminants. Il semble en effet qu'un individu élevé en milieu urbain, au cœur du capitalisme, dont la famille dirige une exploitation forestière, aura peu de chance de voir la végétation autrement que comme un simple produit. Nous pouvons également penser aux collectionneurs d'espèces animales qui, même s'ils semblent sensibles à la beauté de la nature ne sont pas capables de les voir autrement que comme des objets.

La nature assimilée au paysage est à l'intermédiaire entre l'objet et le lieu. Le paysage étant défini comme une composition naturelle offerte à la vue, formant un tableau, la nature n'est alors pas encore assimilée dans sa globalité, mais juste appréciée pour son esthétisme. Les affects développés dans ce cas de figure peuvent être superficiels (principalement passionnels et non appropriés) et les représentations très idéalisées.

La représentation de la nature en tant qu'environnement (entendu ici comme milieu naturel physique influencé par l'homme et ses activités). Elle est alors, au même titre que la ville, sujette à la fois aux facteurs évoqués précédemment, mais aussi à la pratique de l'espace, aux habitudes...

Cette relation dépend à la fois de l'objet en lui-même, avec ses aménités et ses caractéristiques, mais aussi de l'individu, de son construit social, de ses besoins et de ses attentes. Cela peut mener à des relations contradictoires comme l'explique François TERRASSON, lorsqu'il montre du doigt la recherche d'une nature et de l'authenticité artificielle (ce qu'il appelle également la double contrainte). Certains citadins sont véritablement à la recherche d'une authenticité et d'un contact avec la nature. Cependant ils veulent une nature propre (bien ordonnée) et sécurisée, des villages plus typiques qu'ils ne le sont en réalité. Encore une fois, l'Homme, trop habitué à maîtriser son environnement, va jusque dans son désir de retour à la nature et à l'authentique, être influencé par son histoire. Nous touchons là à un point important : l'homme n'est pas forcément prêt à accepter la nature comme elle est, il tente d'en éviter les contraintes afin de garder son image idéalisée.

L'approche naturaliste diffère encore puisqu'elle s'intéresse à la dimension « vivante » de la nature. Elle est souvent proche de l'écologie qui se veut une vision globale. Il y a fort à parier que les naturalistes et les écologues de manière plus générale soient influencés par leur éducation. Leurs relations à la nature et leur sensibilité est façonnée par une pratique de l'espace (sorties naturalistes), une appartenance sociale et culturelle (ils constituent une communauté) et une certaine vision de la nature (que l'on pourrait même parfois qualifier d'idéologie). Tous ne sont bien sûr pas semblables, bien au contraire, nous le verrons par la suite.

2. Implication et engagement pour la protection de la nature : divers profils et des démarches polymorphes.

Pour comprendre les raisons de l'engagement dans la protection de la nature il est indispensable d'étudier les différentes formes que celui-ci peut prendre. Du simple geste citoyen à l'implication « corps et âme » pour une cause, d'une démarche individuelle à la constitution d'un mouvement associatif, les objectifs, les moyens et les motivations sont pluriels. Nous dresserons premièrement un rapide tour d'horizon des différents niveaux de l'engagement «individuel commun ». Nous nous attacherons ensuite plus largement au phénomène associatif à proprement parlé puisqu'il est au cœur de notre problématique. Précisons bien ici que ce n'est pas tant les causes ou les motivations que nous tentons de mettre à jour, même si elles apparaîtront en filigrane au long de cette étude, mais bien qui sont ces militants et quelles sont les différentes formes que peut prendre l'engagement.

21. L'engagement citoyen « commun », retour sur la prise de conscience écologique

Nous tentons de comprendre quelles sont les différentes formes d'adhésion à la pensée écologique. Il est en effet important, avant de se questionner sur l'engagement à proprement parler, de voir les différentes approches que l'individu peut avoir de la question environnementale et les valeurs auxquelles il se réfère. Nous nous baserons ici essentiellement sur le travail de Jean Paul BOZONNET, *les métamorphoses du grand récit écologiste et son appropriation par la société civile*¹.

De nos jours, tout le monde, du moins dans les pays riches, est favorable à la protection de l'environnement, ce qui aboutit à un consensus quasi général qui englobe tous les degrés de sensibilité. Est-t-il cependant possible de savoir quel type de population est davantage sensible à ces questions ?

Il faut dans un premier temps distinguer la sensibilité au risque environnemental, qui est en général plus forte dans les catégories marginalisées et déstructurées (qui sont d'ailleurs réceptives à tous les types de risques, économiques ou sociaux), de la sensibilité à la pensée écologique (qui, rappelons le, se veut une approche globale, porteuse d'une idéologie). Ainsi, comme nous le verrons plus tard, les individus qui agissent en réaction à une catastrophe environnementale, ne peuvent être considérés au même titre que ceux qui « vivent leur écologisme » au quotidien. Cette vision est bien évidemment caricaturale puisque la prise de conscience peut se faire au travers de ces événements intenses et que l'engagement écologique a également une vocation

¹ Jean Paul BOZONNET, *Les métamorphoses du grand récit écologiste et son appropriation par la société civile*, article publié in *Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande*, tome 39, N°3, juillet-septembre 2007, pp. 311-342.

contestataire et réactionnaire. La distinction est pourtant nécessaire en ce sens que la conscience écologique nécessite une certaine abstraction et une relative connaissance des enjeux environnementaux, il est donc compréhensible de trouver parmi les écologistes une majorité de classes moyennes ou supérieures avec un niveau d'étude élevé. De même les pays ayant la meilleure qualité environnementale (Danemark, Suède) sont également ceux qui possèdent les plus fortes valeurs écologiques. A l'inverse ils ont une moindre inquiétude face à la crise environnementale, ce qui s'explique à la fois par le fait qu'ils se voient moins confrontés aux dégradations mais aussi parce qu'ils sont plus à même de relativiser.

Il est cependant nécessaire de préciser que les individus les plus en marge de la société sont écartés de ces questions, par manque d'information (puisque la conscience environnementale est essentiellement véhiculée au travers des médias), mais aussi parce qu'ils ont d'autres préoccupations. Nous comprenons bien, même si cela est déplorable, que le pays en voie de développement considère en grande partie que l'écologie est une "préoccupation de riche". Les écologistes seraient ainsi les enfants de la société d'abondance et de la post modernisation.

Ainsi l'origine du discours écologiste est déconnectée du risque environnemental ou des plaintes mais constitue bien un discours autonome.

Nuançons à présent cette introduction quelque peu dichotomique. Le rapport à l'écologie est en effet multiple. Jean Paul BOZONNET donne une typologie en quatre degrés d'appropriation de l'idée écologique :

- En premier lieu, les individus possédant des valeurs écologiques intenses, qui priment sur tout le reste. L'approche est cohérente et les connaissances sont poussées. J.P BOZONNET les définit comme **les engagés**, groupe assez restreint qui englobe les « écolos », plus partisans de la protection de la nature, et les « écologistes sociaux », davantage tournés vers l'écologie politique. Les liens avec la pratique sont généralement importants. Ils auront tendance à se fédérer que ce soit au sein d'associations pour les premiers ou au sein d'un parti politique pour les seconds. Il est intéressant de relever que ce sont bien deux populations différentes puisque « 18% seulement de ceux qui se disent les plus proches des Verts de leur pays appartiennent à une organisation environnementale. Inversement, 12% seulement de ces adhérents se disent les plus proches des Verts. [...] les membres d'organisations écologistes sont beaucoup moins à gauche (45,1%) par rapport à ceux qui sont proches des Verts (74,8%)¹ ».
- Viennent ensuite les **sympathisants** (ou *grey ecologists* en opposition à *green*), plus nombreux, ils possèdent également de fortes valeurs écologiques mais les mettent en balance avec les préoccupations économiques et sociales. Ils possèdent les mêmes caractéristiques sociales

¹ Enquête ESS 2002 citée par Jean Paul Bozonnet, *Les métamorphoses du grand récit écologiste et son appropriation par la société civile*, article publié in Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande, tome 39, N°3, juillet-septembre 2007, pp. 311-342.

que les engagés (bien dotés en ressources financières, sociales et intellectuelles). Leurs pratiques sont en revanche moins liées aux valeurs mais se font plus en fonction des contraintes et des opportunités.

- **L'écologisme minimaliste**, dont les valeurs sont superficielles, peu intenses et consensuelles. Les préoccupations environnementales seront reléguées au second plan dès qu'elles seront mises en concurrence avec d'autres. Ainsi les pratiques de ces individus peuvent être en totale contradiction avec les valeurs affichées qui résultent en somme de la pression sociale et d'un certain conformisme. Ils ont des caractéristiques sociodémographiques inverses : plus âgés et globalement moins dotés en capitaux économiques, culturels et sociaux. *« Ils se trouvent surtout parmi les catégories socioprofessionnelles ouvrières et agricoles, et défendent donc les valeurs traditionnelles de l'ère industrielle, avec comme horizon le grand récit moderne de la sociale¹ ».*
- Enfin le reste de la population, partagé entre l'ignorance des questions écologiques et la réaction anti-écologiste, qui peut être vue paradoxalement comme de l'anticonformisme dans le contexte actuel où le développement durable est très à la mode. Ce rejet de l'écologie peut également venir d'un mécanisme de défense face à des changements qui peuvent représenter des menaces pour une certaine frange de la population très dépendante du système industriel.

Le schéma suivant résume cette typologie :

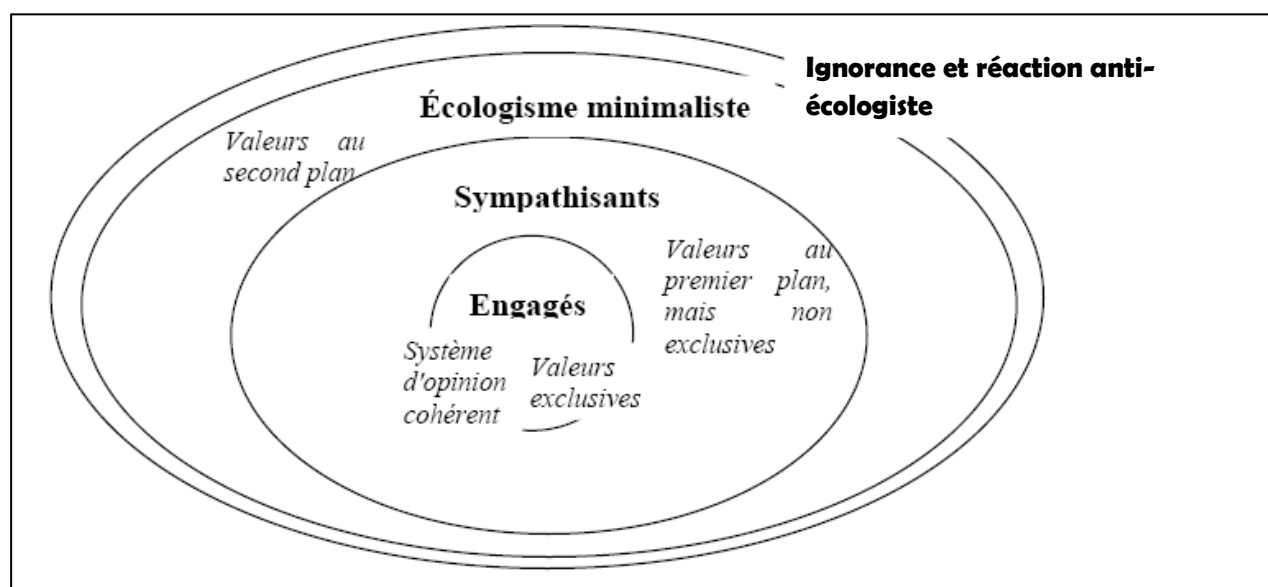


Figure 3 : **Type de rapport à l'écologie**
Réalisation : Bozonnet J.P

¹ Jean Paul Bozonnet, *Les métamorphoses du grand récit écologiste et son appropriation par la société civile*, article publié in Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande, tome 39, N°3, juillet-septembre 2007, pp. 311-342.

Revenons à présent sur la notion d'engagement. Etymologiquement ce mot renvoie au gage, à la caution. L'acte d'engagement résulte donc de la mise en gage de sa personne, c'est-à-dire de contracter une obligation, que ce soit au niveau moral ou légal. Lorsque celle-ci concerne une cause, cela suppose donc une prise de position réfléchie s'appuyant sur un système de valeurs cohérent et solide. Nous entendrons ici qu'il implique des actes concrets en adéquation avec ces valeurs.

Cette notion est donc particulièrement difficile à appréhender puisqu'elle est finalement très subjective. Un écolo pur et dur sera beaucoup plus exigeant que le simple sympathisant. De plus il existe un réel décalage entre la perception que l'individu peut avoir de son engagement écologique et ce qu'il est en réalité : « *4 français sur 10 considèrent comme un haut fait écologique de ne pas jeter de papier par terre en 1990*¹ ». Il est fort probable qu'à présent le tri sélectif suffise à certains pour se considérer comme très impliqués. De même, selon le travail de J.P BOZONNET, beaucoup de ceux qui placent les problèmes écologiques dans leurs priorités sont décidés à ne rien payer pour améliorer la situation.

Le meilleur indicateur de l'engagement serait donc de s'intéresser à l'implication au sein d'associations de protection environnementale puisqu'elle relève généralement d'une réelle volonté, d'une sorte de passage à l'acte : « *23% des français déclaraient en 1999 adhérer à une association alors que 60% auraient aimé en faire partie*² ». Le fait de faire la démarche de donner de l'argent à une organisation, de vouloir faire partie de ce groupe, reste un indicateur de l'engagement au sens où nous l'entendons. Il faut cependant être prudent puisque les adhérents ou cotisants ne sont pas forcément activement impliqués (bénévolat, participation active, écologie quotidienne).

Les écologistes aiment à dire qu'ils vivent l'écologie comme un véritable mode de vie. L'idée de contre culture est également très présente (anticapitalisme, anti consumérisme etc.), c'est un facteur identitaire fort mais qui peut être à double tranchant. Il est tout d'abord difficile de distinguer dans ce cas de figure la part d'idéologie, de la volonté de se démarquer des uns tout en se rapprochant des autres. **En effet ce comportement s'inscrit à la fois dans une recherche identitaire qui pourra se concrétiser au sein d'une association ou d'un groupe social mais aussi dans une volonté d'individualisme.** L'identité écologique est malléable au niveau du rapport à soi. Nous comprenons bien ici les raisons de l'incroyable diversité des écologistes dans leur globalité mais aussi au sein d'un même mouvement. Cette identité est d'ailleurs cruciale pour faire vivre le mouvement hors période de mobilisation.

¹ PEIXOTO ODILE, *Les français et l'environnement*, Les édition de l'environnement, 1993

² PEIXOTO ODILE, *Les français et l'environnement*, Les édition de l'environnement, 1993

22. Un engagement associatif riche, à l'image de la biodiversité

Il y a en France des dizaines de milliers d'associations de toutes sortes. Parmi elles se trouvent les associations environnementales qui n'échappent pas à ce foisonnement de diversités. Elles sont généralement assez peu connues, ce qui rend leur étude relativement délicate. De plus, il n'y a que très peu d'analyses concernant ce mouvement et les retours sur le monde associatif sont globalement pauvres.

a) Trois types d'associations, des profils différents: scientifique, politique, réactive

Nous avons vu précédemment qu'un membre d'une association environnementale était globalement un individu éduqué (professeurs, chercheurs, journalistes...), bien doté en capitaux culturels, sociaux et économiques et de manière générale en capitaux cognitifs. Est-il cependant possible d'établir des profils plus précis ?

Nous allons voir que, comme pour l'engagement, les parcours militants diffèrent et qu'ils donnent naissance à différents types d'associations :

- **Dominante politique** : Issus de mouvement politique ou partisan (partis politiques ou syndicats), leur engagement écologique a pris forme dans ces lieux qui permettaient la rencontre d'individus sensibles aux questions environnementales. Parfois déçus par leur précédente implication, ils ont principalement rejoint le mouvement de l'écologie politique dans lequel ils cherchaient à la base une certaine cohérence. Certains ont à l'inverse rejoint le mouvement associatif pur par recherche d'une indépendance et d'une relative liberté. C'est une approche d'ordre théologique ayant pour but principal la transmission et la diffusion de la « doctrine » écologique.
- **Dominante scientifique** : Ils ont à la base un intérêt fort pour la nature (naturalistes, chercheurs, universitaires ...) ce qui ne veut pas dire pour autant qu'ils seront forcément impliqués dans sa protection. Ils auront plus tendance à mettre au service des associations leurs capacités d'expertise et ont une approche davantage professionnelle. Ils se méfient généralement d'une récupération politique et tentent de garder cette rationalité et cette tempérance liées à leur sensibilité scientifique.
- **Dominante réactive** : Ils s'engagent en réaction à une nuisance dont ils sont victimes, c'est donc une implication à posteriori et intéressée, qui n'a à la base pas grand-chose en commun avec l'écologisme qui se veut porteur d'une idéologie et d'une approche globale. On retrouve d'ailleurs dans ces mobilisations le phénomène NIMBY (Not In My Back Yard traduit

littéralement par « pas dans mon jardin ») qui est une réaction classique de contestation lorsque l'on touche aux intérêts personnels de chacun. Ce type de mobilisation est, en comparaison avec les deux précédentes, souvent moins documenté et moins pointu. Elle est essentiellement contestataire et manque parfois de structuration. Elle fait écho à des problèmes locaux et peut mélanger les prétextes environnementaux avec des préoccupations de l'ordre du respect des choix individuels ou de la propriété. De nombreuses associations sont donc créées en réaction à un événement donné (création d'une route, implantation d'une zone industrielle, etc...) et vont prendre fin une fois le conflit terminé. En témoigne le fait que nombre d'entre elles sont créées en milieu périurbain, qui est soumis à de fortes pressions et modifications. Elles peuvent cependant développer un bon niveau d'expertise et se révéler très efficaces jusqu'à constituer de véritables interlocuteurs avec les pouvoirs publics. N'omettons pas de préciser que le domaine réactif est, même s'il peut être superficiel, très efficace en terme de mobilisation. La prise de conscience écologique s'est faite en partie en réaction aux grandes catastrophes industrielles, marées noires et autres atteintes à l'environnement (même si comme nous l'avons déjà dit, elle ne constitue pas un "vrai" engagement écologique).

Nous retrouvons bien les tendances décrites dans la typologie établie précédemment, à ceci près que la distinction se fait ici davantage sur les parcours des individus. Cette analyse nous sera utile par la suite lorsque l'on cherchera à déterminer la cause et les motifs de l'engagement associatif. Précisons que si ces catégories existent et sont identifiables, beaucoup de militants naviguent entre elles sans en avoir conscience.

La «nébuleuse» associative peut quant à elle être classée en deux types selon André MICOUD¹:

- Naturalistes, pour la plupart issus d'anciennes sociétés savantes. On y retrouve bien sûr nos scientifiques, qui sont principalement attachés à la protection de la nature (relativement aux aspects sociaux ou économiques). Ces associations sont souvent très spécialisées (protection d'une espèce ou d'un milieu en particulier), dotées d'un haut niveau d'expertise et de connaissance et, nous le verrons plus en détail dans la partie suivante, sont reconnues comme légitimes et expertes dans leur domaine. Les scientifiques de par leur démarche auront tout de même tendance à replacer leur contestation dans un cadre global, ce qui peut les pousser à se distancer des réactifs qui n'auront pas forcément cette vision. D'autre part, même si cela tend à se modifier, ils ont longtemps été réticents à faire de la vulgarisation afin de dépasser la communauté épistémique et de toucher un plus large public.

¹ MICOUD André, *une nébuleuse associative au service de l'environnement* publié dans sciences humaines, «Sauver la planète. Les enjeux sociaux de l'environnement» Hors-série N° 49 - Juillet - Août 2005.

- Environnementalistes, où l'on retrouvera toutes les autres associations qui ne bénéficient pas de cet héritage académique. Elles regroupent les réactifs et les politiques. Elles peuvent donc être spécialisées sur une problématique spécifique (anti OGM ou contre la construction d'un équipement par exemple) ou au contraire très généralistes (SEPANT¹, Greenpeace, Les Amis de la Terre). Ces dernières ont l'avantage de fédérer un plus large public mais sont sujettes au risque de verser dans la protestation pure et simple sans la crédibilité scientifique qui peut leur faire défaut.

Un point intéressant à étudier, comme le souligne André MICOUD, est d'observer sur quels types d'espace portent les revendications des associations. Pendant longtemps les luttes ont principalement concerné directement le « cadre de vie », principalement donc, dans les zones soumises à de fortes pressions, c'est-à-dire le périurbain. Cet engagement peut être considéré comme étant de l'ordre du réactif (au sens NIMBY).

Les regards se portent désormais de plus en plus loin, au delà du périurbain, vers l'espace rural, non pas comme cadre de vie mais comme espace de « consommation ». Les espaces naturels passent progressivement d'un statut de lieu de production et d'exploitation à un bien de consommation en temps que tel, dont la valeur est intrinsèquement liée à ses aménités et donc à la notion d'affect et de perception. C'est une modification très importante dans l'approche de la protection environnementale même si cela peut être vu comme étant en opposition avec les fondements de l'écologie. En effet les motifs (préserver les aménités) et le but (consommer ces espaces) de cette démarche ne correspondent pas aux valeurs écologiques.

Quoiqu'il en soit, cela donne des indications sur l'origine de ces militants : « *On savait le mouvement écologique d'origine urbaine, et animé principalement par des individus plus diplômés que la moyenne. L'observation de sa mouvance associative permet d'ajouter un autre critère : nombre de ses animateurs sont des néo-résidents de ces espaces aux confins de la ville. Individus de culture urbaine, ils sont ceux qui, avec un regard très différent de celui des ruraux habitués à vivre de la campagne, promeuvent une nouvelle représentation sociale de ces espaces*² ».

¹ Société d'étude, de protection et d'aménagement de la nature en Touraine.

² MICOUD André, *une nébuleuse associative au service de l'environnement* publié dans sciences humaines, «Sauver la planète. Les enjeux sociaux de l'environnement» Hors-série N° 49 - Juillet - Août 2005.

b) Des engagements et des compétences qui s'imbriquent, de la manifestation à l'expertise

i. *Un registre d'actions qui évolue :*

Le registre de l'action écologique a considérablement évolué depuis ses origines. Comme nous l'avons déjà mentionné, le mouvement est né d'une part au travers de sociétés naturalistes qui ont commencé à intégrer les problématiques de protection, mais aussi en réaction à des catastrophes environnementales dans les années 70. Il est alors compréhensible que le principal mode de protestation fût en premier lieu la manifestation et des mobilisations finalement très similaires aux mouvements sociaux des salariés. Elles font désormais partie de la culture des associations, qui ont généralement cultivé une part d'imaginaire collectif et ont en tout cas entretenu l'image de ces mobilisations mythiques. Elles constituent un point de repère et peuvent inciter les nouvelles générations à se mobiliser.

L'expertise a petit à petit été intégrée à part entière dans le registre d'actions des associations. Elles se sont enrichies progressivement des compétences de leurs membres qui sont majoritairement érudits et qualifiés, jusqu'à être parfois davantage légitimes sur des questions à l'origine publiques. A tel point qu'elles constituent désormais de véritables interlocuteurs pour les acteurs publics ou les entreprises lors d'études d'impact ou de diagnostics.

A l'inverse cette expertise a provoqué le développement de la presse spécialisée qui à la base s'est créée pour la communauté épistémique et les associations et avaient pour vocation l'information, et ont peu à peu (certaines du moins), glissé dans le militantisme. Il règne désormais une certaine confusion entre militantisme et expertise, entre journalisme et communication environnementale, ce qui se fait parfois au détriment du contenu pour aboutir à du consensuel voir de la démagogie.

ii. *Vers une institutionnalisation des associations*

Selon Jean Paul BOZONNET¹, « l'institutionnalisation au sens sociologique consiste à mettre en place des règles dans un cadre prévisible ». Les associations ont en effet tendance à se structurer, se professionnaliser et à s'éloigner de la véritable forme associative initiale selon trois directions :

- L'action militante se lie d'abord au monde politique, de nombreuses associations ont donné naissance à des partis verts. Elles recrutent ainsi des militants qui deviennent permanents ou élus. Elles s'inscrivent donc intégralement dans l'institution politique. Mais la politique s'empare elle aussi de ces enjeux au

¹ Jean Paul Bozonnet, *L'écologisme autrement, naissance d'un grand récit et désinstitutionnalisation des formes d'action écologiste*, PACTE – Institut d'études Politiques de Grenoble.

travers des pouvoirs publics. Les enjeux environnementaux font désormais l'objet de légiférations et entrent dans un véritable cadre juridique.

- Les entreprises s'emparent également de ces questions. Le monde associatif se professionnalise et le militant bénévole peut se révéler entrepreneur dans le but de mettre ses compétences au service d'une cause qui lui importe. A l'inverse, certaines mettent en place de vraies stratégies environnementales (qui se réduisent parfois à de simples stratégies de communication). Deux postures peuvent être adoptées à l'égard de ces démarches.

Elle peut être vue comme un bon moyen d'infiltrer le système en place et de le modifier de l'intérieur. Les actions peuvent porter à la fois sur l'entreprise en elle-même (systèmes de production, normes énergétiques etc..) ou sur les produits proposés (biologiques, économes en énergie...). Le « bon citoyen » se voit alors proposer le choix de devenir un bon consommateur, on parle également d'éco-consumérisme.

Certains jugeront au contraire que ce phénomène est en opposition avec les fondements même de l'écologie et resteront en tout cas critiques et très méfiants vis-à-vis de ce type démarche.

- Enfin les associations militantes, en prenant du poids, se structurent en véritables réseaux centralisés (la LPO au niveau national ou Greenpeace à l'échelle mondiale possèdent des antennes un peu partout sur le territoire) et embauchent des permanents. Les nouveaux militants sont maintenant souvent de jeunes diplômés, déçus par leurs premières expériences professionnelles, qui recherchent une alternative pour mettre à profit leurs savoirs et leurs compétences tout en restant en adéquation avec leurs convictions.

A cette expansion du côté des institutions politiques et économiques, État et entreprises, correspond un repli du côté de l'institution associative. Certaines associations sont désormais de véritables partenaires des institutions publiques, statut renforcé par une reconnaissance de l'Etat (exemption fiscale, reconnaissance d'intérêt général notamment). De plus le discours peut sembler accaparé par les politiques et la communauté épistémique. Nous pouvons alors nous demander si cela ne met pas en retrait la volonté contestataire, qui fait partie de l'identité associative, à l'origine prégnante dans les mobilisations.

Selon J.P BOZONNET¹ cela provoque « *une poussée de l'individualisme qui tend à contester de plus en plus les institutions en général, et à renouveler les répertoires des mouvements environnementalistes* » et « *produit les nouveaux activistes [...], non intégrés aux institutions, ils sont aussi orientés prioritairement vers l'action, mise en œuvre concrète et immédiate du discours, et ne disposent pas des structures organisationnelles permanentes pour structurer un récit complet et durable* ».

¹ Jean Paul Bozonnet, *L'écologisme autrement, naissance d'un grand récit et désinstitutionalisation des formes d'action écologiste*, PACTE – Institut d'études Politiques de Grenoble.

iii. *Vers une internationalisation voir une universalisation de la cause, un nouveau type d'associations polycentriques : l'exemple de Greenpeace.*

La cause environnementale, intrinsèquement liée à la remise en cause des modes de production, à l'anti consumérisme et même au pacifisme (rôle des Quakers dans le mouvement écologique aux Etats-Unis), est par définition planétaire. Cette vision de l'écologie, n'a pas toujours été partagée de tous, en témoigne le phénomène NIMBY qui est encore observé. De longues années de mobilisation et de communication autour de ce thème depuis 1970 (première « Journée de la Terre ») ont permis une relative prise de conscience et un consensus sur le fait que cette question dépasse les frontières locales et nationales.

La mobilisation tend elle aussi à s'internationaliser voir à se mondialiser et s'étend en véritable toile d'araignée. Greenpeace en est l'exemple le plus probant. Cette institutionnalisation et cette organisation polycentrique possède à la fois des avantages et des inconvénients.

Elle permet bien entendu de mobiliser sur un mot d'ordre précis un nombre très important d'individus. Le message est donc globalement uniforme, autonome et lisible. L'ampleur de ce type d'association permet de fonctionner comme une véritable entreprise et de mettre en place des stratégies marketing élaborées (le recours à la sphère commerciale n'est pas considéré outre atlantique comme étant contraire aux valeurs du mouvement associatif, bien au contraire). Greenpeace s'est ainsi construit une image et une notoriété autour de symboles que sont la baleine ou le Rainbow Warrior. Ils ont su jouer avec les médias et la communication pour véhiculer cette image de pourfendeurs d'injustice, de David contre Goliath (les zodiacs contre le monstrueux baleinier) qui leur est maintenant complètement associée. Ils ont même pour ce faire mobilisé des journalistes pour couvrir leurs premières expéditions, ayant parfaitement compris que la lutte se fait également sur le plan médiatique. La création de groupes locaux permet également de véritablement mailler le territoire et ainsi de diffuser le message et d'agir localement, ce qui est une des bases de l'action militante.

La contre partie d'un mouvement aussi structuré est que la liberté de chaque antenne est toute relative face au mot d'ordre général. Or les militants ont cette particularité de rechercher à la fois une identité au travers de leur engagement mais aussi de garder leur distance face à toute récupération ou instrumentalisation (d'où l'émergence du nouveau militantisme hors institution décrit précédemment). Le juste équilibre est donc délicat à trouver pour aboutir à une mobilisation efficace, unie et cohérente laissant une place à l'individualité de chacun. Là encore l'exemple de Greenpeace est intéressant puisque les actions coups de poing - qui ont en outre l'intérêt d'être ludiques, de sociabiliser le militant en établissant une connivence dans la défiance de l'interdit – permettent de lisser cet aspect centralisé de l'organisation.

Cette « globalisation » est nécessaire au regard des préceptes fondateurs de l'écologie : « agir localement, penser globalement ». Elle permet de concrétiser cette conscience mondiale tant espérée. Les militants peuvent ainsi se sentir forts de cette appartenance à l'humanité. Cependant il faut rester méfiant face aux dérives auxquelles elle peut mener.

En guise de conclusion, le concept de développement durable résume à mon sens assez bien cette ambivalence de l'écologie actuelle. A l'instar des associations, il est récupéré par le monde politique et les entreprises. Il s'est tant développé au cours de ces dernières années qu'il est en proie aux mêmes risques de dérive. Lui aussi perd de sa substance au travers de son institutionnalisation. Alors qu'il est à la base une reformulation des préceptes de l'écologie, à savoir associer la dimension environnementale à l'économie et aux enjeux sociaux, il est bien souvent utilisé comme un écran de fumée pour maintenir le système de développement industriel. Bien loin alors des ambitions révolutionnaires ou en tout cas de remise en cause sociétale, le développement durable, certes fédérateur, représente cette espèce de consensus flou dans lequel se confondent différents degrés de prise en compte de l'idéologie écologique.

3. Présentation de l'objet de la recherche

31. Objectif

Cette étude cherche dans un premier temps, à **comprendre le rôle que joue l'affectif**, c'est-à-dire à la fois du domaine émotionnel et des représentations, **dans le rapport que nous avons à la nature**. Cette question peut paraître évidente au premier abord. Nous avons cependant vu au travers de cette première partie qu'elle est en réalité très riche et que s'il est en effet clair qu'il existe un rapport affectif à la nature, ses origines et les mécanismes qui entrent en jeux sont complexes.

L'objectif sous tendu est en réalité de **déterminer l'importance du domaine sensible dans la démarche d'engagement pour la protection de la nature et l'écologisme en général**. Ce questionnement part d'une interrogation simple : pourquoi un individu plus qu'un autre va-t-il décider de s'engager dans une telle démarche ? Est-ce essentiellement parce qu'il aime davantage la nature ? Le choix de s'intéresser au milieu associatif est alors venu naturellement puisqu'il constitue une bonne synthèse de l'engagement individuel. Ainsi comme nous l'avons vu, si la conscience et les valeurs écologiques sont indépendantes de l'inquiétude environnementale ou de la dégradation ambiante, il est alors tout à fait légitime de se demander ce qui fait l'implication et le rôle du rapport affectif.

Concernant la portée, notamment "concrète" de cette question, de plus en plus les protecteurs de l'environnement réalisent que le principal acteur de la préservation est la population en elle-même. Il apparaît en effet que les mesures d'interdiction, réglementaires et décrétées par l'Etat, même si elles sont parfois nécessaires, ne peuvent constituer une solution viable. Les interactions entre l'homme et la nature sont partie intégrante de sa protection. Les vertus des pratiques agro-pastorales pour la conservation de la biodiversité sont par exemple remises sur le devant de la scène. Les habitants doivent en effet apprendre à vivre en bonne intelligence avec la nature. Il est pour cela essentiel de comprendre ce qui peut influencer ces rapports « homme-nature », quels sont les points clefs de sensibilisation.

Attardons nous d'ailleurs sur ce terme de sensibilisation. Nous y retrouvons bien la notion de sensible, ce n'est évidemment pas un hasard. Il s'agit de « rendre sensible à » et il paraît donc tout à fait pertinent de s'attacher à comprendre comment se construit et comment peut se transmettre cette réceptivité émotionnelle et cognitive. Cet aspect est bien souvent occulté par les approches scientifiques, politiques ou économiques et il est pourtant bien possible que ce soit en réalité un point crucial dans le combat écologique.

Cela rejoint également la question de l'approche participative très en vogue actuellement, de manière générale, mais aussi en ce qui concerne la protection de la nature. La volonté d'intégrer la population à la gestion des espaces et aux efforts de préservation de l'environnement se heurte bien souvent à des problèmes de communication et de compréhension entre les acteurs et les habitants, difficultés qui pourraient bénéficier de cette approche à l'interface entre la sociologie et la psychologie.

32. Démarche

La démarche de notre travail s'appuie d'abord sur l'analyse bibliographique présentée en première partie. Loin d'être exhaustive elle nous a tout de même permis de mettre au clair les différentes notions abordées et de cerner, d'une part, la majeure partie des phénomènes qui entrent en jeu dans la construction du rapport affectif, et d'autre part, la physionomie du mouvement associatif et des militants.

Cela s'est avéré essentiel pour préparer l'investigation que nous présenterons par la suite. Premièrement, lors de l'élaboration des questions posées aux adhérents d'associations environnementales. Le domaine du sensible étant particulièrement malaisé à appréhender, le travail effectué en amont nous a aidé à user des bons indicateurs. D'autre part la connaissance (bien que théorique) du milieu associatif a été d'une réelle utilité dans l'étude des données mais surtout dans le contact avec les militants, avec lesquels nous étions à même de partager des conversations sur des questions communes.

La seconde partie de l'étude se fonde sur une approche classique en sociologie, qui s'inscrit dans le courant théorique de la psychologie environnementale. Elle s'intéresse en premier lieu à l'individu en lui-même pour aboutir à des constatations d'ordre général. Nous analyserons donc des paroles et des récits qui sont à priori les mieux aptes à rendre compte du rapport affectif. Il est toutefois clair que cette approche est sujette à des risques. La subjectivité des entretiens peut tronquer l'analyse. C'est pourquoi nous en tiendrons compte par la suite en justifiant nos choix méthodologiques. Nous tenterons de replacer ce travail dans un cadre théorique approprié. Tout ceci sera plus amplement détaillé dans la partie consacrée à la méthodologie.

33. Questionnement

a) Cheminement de la problématique

Le thème que nous avons retenu s'est quelque peu éloigné de celui de départ qui concernait davantage l'étude de la gestion de la nature au niveau technique et institutionnel. Le choix de s'intéresser à l'individu en lui-même et à son rapport à la nature nous est apparu au cours d'un questionnement très personnel : « pourquoi, alors que je suis sensible à la beauté de la nature, je ne m'implique pas d'avantage dans sa protection ? ». Se mêlait alors à cette interrogation tout ce dont nous avons parlé jusqu'à maintenant : de quoi est fait notre rapport à la nature ? Qu'est-ce qui motive l'engagement individuel pour sa protection ? Y a-t-il des personnes prédisposées à s'impliquer et sont-elles particulièrement sensibles ? Comment transmettre cette sensibilité ? Etc...

Comme dit en première partie, s'intéresser à ces questions s'est avant tout s'intéresser à l'Homme, à sa psychologie et à son histoire sociale. Plusieurs échelles sont alors possibles : pourquoi certains peuples vont-ils avoir une approche complètement différente de la nature ; à l'intérieur d'une même société, qu'est-ce qui engendre encore des divergences et enfin au sein d'un même système de valeur (mouvement associatif), quels sont les facteurs qui entrent en jeu. Elles ne sont bien sûr pas indépendantes. Les deux premières échelles relèvent plus d'une approche sociologique dans la mesure où elles mettent en jeu principalement des aspects sociaux-culturels. Nous avons choisi de prendre comme point d'entrée l'échelle la plus fine qui semble la plus apte à rendre compte des phénomènes intimes et propres à l'individu que sont l'affectif et le domaine émotionnel. Ce choix joue le rôle d'entonnoir nécessaire à la démarche de recherche. Nous résumerons ce procédé au travers du schéma suivant:

Point de départ de la recherche.

Thème:

Le rapport de l'Homme à la nature

La diversité des rapports à la nature nous a poussés à nous interroger sur l'essence de celui-ci et l'importance de l'affectif.

Problème général:

Comment se crée et évolue le rapport affectif de l'Homme à la nature ?

Partant de la constatation que la conscience environnementale ne suffit pas provoquer l'implication, nous nous sommes interrogés sur les mécanismes de l'engagement.

Question générale:

Quels facteurs interviennent dans l'implication d'un individu pour la protection de la nature ?

Nous nous intéressons plus particulièrement au rôle de l'affectif dans l'engagement (que ce soit à la nature ou autre).

Dans la mesure où il sera déterminant, il sera alors important de se demander comment il s'est formé et donc comment celui-ci peut être transmis.

Questions spécifiques:

Comment le rapport affectif intervient-il dans le processus d'engagement pour la protection de la nature ?

Quels en sont les origines et quels sont les moyens les plus efficaces pour susciter l'implication.

b) Hypothèses

Nous avons vu au cours de la première partie que le véritable engagement associatif était basé sur un système de valeurs fort et cohérent, lui-même dépendant vraisemblablement de l'histoire sociale mais aussi des processus cognitifs. Cela nous pousse à formuler l'hypothèse suivante:

- **L'affectif est déterminant dans la démarche d'engagement même si elle dépend d'autres facteurs.**

Compte tenu de ce postulat, et au regard du processus cognitif associé à la formation du rapport affectif, notre seconde hypothèse concernant les vecteurs de sensibilisation à la protection de la nature sera:

- **le contact avec la nature non dégradée, l'éducation et l'enfance sont des points clefs dans la construction d'un rapport affectif positif à la nature et donc dans la propension à en prendre soin.**

Nous avons vu en effet que l'affectif contenait une part de perception, de sensation qui se crée littéralement au contact de l'objet en question, ici la nature. Et si comme l'explique Jean Paul BOZONNET, la conscience environnementale est indépendante du risque et de la dégradation environnementale ambiante, le corolaire que l'on peut supposer est qu'elle dépend en partie du contact avec un environnement non dégradé. De plus les représentations liées au processus cognitif et à la mémoire possèdent une valence affective, l'éducation et l'enfance étant des éléments primordiaux et particulièrement ancrés dans nos structures mentales. Cela nous pousse à les retenir comme élément charnière de la construction du rapport affectif.

PARTIE 2

POSITIONNEMENT

THEORIQUE ET CHOIX

METHODOLOGIQUES

1. Références théoriques

Pour bien comprendre et interpréter notre sujet, il est nécessaire de se replacer dans un contexte théorique approprié. Nous sommes ici à la fois dans le domaine sociologique puisque nous avons cherché (principalement au travers de notre première partie) à déterminer l'impact de la culture, de l'histoire et du profil social, sur les représentations et comportements (implication) humains. Mais aussi dans une approche psychologique dans la mesure où nous nous intéressons aux processus mentaux et cognitifs. Commençons donc par expliquer dans quel courant de la sociologie se place notre réflexion.

Deux approches sont classiquement distinguées en science qui sont fondamentalement en opposition: **l'holisme** et le **réductionnisme**. La première considère les phénomènes comme des totalités, partant du constat que la nature a tendance à constituer des ensembles qui sont supérieurs à la somme de leurs parties. Dans la sociologie cela se traduit par le fait d'expliquer les faits sociaux par d'autres faits sociaux, dont les individus ne sont que des vecteurs passifs. Les comportements individuels sont ainsi socialement déterminés : la société exerce une contrainte (pouvoir de coercition) sur l'individu qui intériorise (ou « naturalise ») les principales règles et les respecte. Les structures sociales sont représentées en terme d'êtres collectifs réels et autonomes, par exemple : « les femmes pensent que », « la société fait que » ... Les principaux fondateurs de ce courant sont entre autres Marx, Bourdieu, Elias, Durkheim... Ce dernier dans son ouvrage *Les règles de la méthode sociologique*, explique que "La cause déterminante d'un fait social doit être recherchée par rapport aux faits sociaux antérieurs et non parmi les états de conscience individuelle". Ainsi les actes individuels ne peuvent être expliqués que si on étudie la société et les normes sociales qu'elle impose à ses membres. Par l'éducation qu'il reçoit, l'individu intériorise des comportements, des façons de penser et de sentir, en somme toute une culture qui permettra d'expliquer ses agissements ou ses croyances. Pour eux, les goûts et toutes les autres pratiques sociales se construisent socialement.

Cette théorie est régulièrement sujette à controverse de part le fait qu'elle sous-entend un véritable déterminisme social et qu'elle remet ainsi en cause le libre arbitre individuel. Elle paraît également éloignée du domaine émotionnel et ne semble pas adaptée pour étudier le rapport affectif. Nous nous tiendrons donc à distance de cette tendance pour privilégier une approche réductionniste. Elle consiste classiquement à réduire la nature complexe des phénomènes à une somme de principes fondamentaux. En sociologie elle se traduit par l'individualisme méthodologique ou l'actionnisme, développé essentiellement par BOUDON, BOURRICAUD ou encore POPPER. Ce dernier l'a définie comme une « doctrine [...] selon laquelle nous devons réduire tous les phénomènes collectifs aux actions, interactions, buts, espoirs et pensées des individus et aux traditions créées et préservées par les individus¹ ». A l'inverse de l'holisme, les phénomènes sociaux sont donc étudiés à partir des interactions individuelles, « (...) seul l'individu est doté d'un esprit. Seul l'individu éprouve, sent et perçoit. Seul l'individu

¹ POPPER, *Misère de l'historicisme*, 1944.

peut adopter des valeurs et faire des choix. Seul l'individu peut agir¹». C'est une approche montante qui semble mieux adaptée à notre démarche, notamment du fait que l'on touche à la psychologie humaine. Il est en effet important de conférer à l'individu une rationalité et une affectivité propre sans bien sûr négliger pour autant l'influence du milieu et de l'histoire sociale de chacun.

Nous nous référerons également à la **psychologie environnementale** ou éco-psychologie, qui est définie comme « *l'étude des inter-relations entre l'individu et son environnement physique et social, dans ses dimensions spatiales et temporelles²* ». Ainsi, ITTELSON explique que « *le champ de la psychologie environnementale a étendu le concept de perception à la notion plus explicite de perception environnementale qui inclut aussi bien la cognition d'une manière générale (perception, mode de pensée, image) que les aspects affectifs, les significations, et l'évaluation. La perception environnementale, pour résumer, inclut un ensemble d'aspects qui ne sont pas traditionnellement traités comme des processus perceptifs³* ».

Elle s'intéresse aussi bien aux effets des conditions environnementales sur les comportements et conduites de l'individu qu'à la manière dont il perçoit ou agit sur l'environnement. En d'autres termes, la relation de l'individu avec l'environnement est appréhendée comme étant dépendante des contextes culturels et sociaux dans lesquels cette relation s'actualise, de l'histoire aussi bien collective qu'individuelle qui conditionne les perceptions et comportements ainsi que les besoins et aspirations particulières. Ainsi les analyses effectuées dans ce domaine peuvent avoir pour cible un aspect physique particulier (bruit, pollution...) ou social (densité, communauté...) d'un environnement, elles incluront la perception et le comportement de l'individu. L'environnement a véritablement une valeur symbolique, esthétique et multimodale. Les notions de perceptions, représentations, cognitions, affects et émotions font partie intégrante de cette discipline, ce qui s'inscrit parfaitement dans notre questionnement. Dans sa démarche, la psychologie environnementale serait presque à l'interface entre l'holisme, par son approche systémique (étude des inter-relations entre l'individu et son environnement) et le réductionnisme, puisqu'elle prend aussi en compte la perception et les représentations individuelles.

La dimension temporelle est également un point important puisque les lieux ont un passé qui contribue à son interprétation, et un futur qui est susceptible d'influencer nos actions à travers nos représentations anticipatoires. De plus, la capacité de l'individu à se projeter dans le futur, comme nous le verrons par la suite, est très importante dans les motivations du comportement écologique.

Plus largement, la nature n'étant pas uniquement un environnement, un lieu, mais également une entité vivante, nous n'oublierons pas les influences que peuvent avoir la religion (St François d'Assise), ou les différents courants philosophiques et idéologiques (socialisme, écologisme, communisme etc...).

¹ Murray Rothbard, 1979

² MOSER et WEISS, *Espaces de vie: aspects de la relation homme-environnement*, Armand Colin, Paris, 2003.

³ ITTELSON W.H, Cité par Benoît FEILDEL, *Construction cognitive des images de la ville*, 1997, p36.

2. Méthode

21. Terrain d'étude

Revenons rapidement sur le choix de baser notre étude sur les adhérents d'associations de protection de la nature. Cela nous permet bien sûr d'étudier la notion d'engagement, mais aussi d'interroger des personnes qui sont réellement concernées par ces questions et qui ont à priori un rapport affectif positif fort avec la nature, ce qui est essentiel pour vérifier notre première hypothèse.

De plus cette population, malgré sa diversité, est relativement homogène au niveau du degré d'appropriation de l'idée écologique et dans la cohérence de leur système de valeurs. A ce propos, n'ayant pas l'opportunité d'effectuer un questionnaire quantitatif et étant donc contraint d'effectuer l'étude au moyen d'un nombre limité d'entretiens, nous avons privilégié les rencontres avec des personnes réellement actives au sein de l'association (salariés permanents, président, membres du conseil d'administration...) pour encore restreindre les variables.

Pour des raisons pratiques, les associations étudiées se trouvent donc dans la région tourangelle, ce qui nous a permis de facilement rencontrer les adhérents. Le choix en lui-même des associations s'est porté :

- Sur une association de type scientifique ou naturaliste, la LPO Touraine (Ligue de Protection des Oiseaux), elle est indépendante mais est conventionnée avec la LPO nationale. Elle est donc très focalisée sur une thématique. Elle compte aujourd'hui plus de 800 adhérents.
- La SEPANT (Société d'Etude, de Protection et d'Aménagement de la Nature en Touraine), une association spécifiquement tourangelle qui à l'inverse est plus généraliste. Créée en 1966, elle est devenue fédération départementale des Associations de Protection de la Nature et de l'Environnement d'Indre et Loire depuis 1998. Elle recense 16 associations fédérées et regroupe environ 600 adhérents.

La LPO est un exemple typique d'une ancienne société naturaliste qui a évolué en association de protection environnementale puisqu'elle est née (en 1999) du Groupe Ornithologique de Touraine. Elle a à la fois pour but de « *favoriser l'étude et la protection des oiseaux et des écosystèmes dont ils dépendent, en particulier la faune et la flore qui y sont associées* » mais aussi de « *développer une action éducative en faveur de la nature et plus particulièrement des oiseaux*¹ ». Nous verrons par la suite que ces deux aspects sont clairement identifiables au travers du récit des adhérents.

¹ <http://www.lpotouraine.fr/spip.php?article1>

La SEPANT en revanche a une approche plus environnementaliste et définit son action comme: «*préserver en Touraine les milieux naturels et agir contre toutes les atteintes à l'environnement*¹». Elle s'attache donc à des domaines transversaux que sont les économies d'énergie, la réduction des déchets et des pollutions, la densification de l'habitat, la protection de la biodiversité, ou la rationalisation des transports.

Ces deux associations nous ont semblé complémentaires puisqu'elles sont relativement différentes dans leurs thématiques en étant à la fois proches par leur structure. Elles jouissent par ailleurs d'un réel passif, ce qui peut jouer un rôle dans les causes d'engagement et permet la rencontre de membres actifs de longue date.

Nous avons décidé de ne pas aborder l'engagement politique car, d'une part il s'est avéré difficile de rencontrer des élus mais aussi parce que, comme nous l'avons vu en première partie, ce militantisme diffère du milieu associatif dans la mesure où il est institutionnalisé et que les motivations peuvent être d'un autre ordre. Il est par ailleurs encore plus délicat de faire la part entre le vécu, le ressenti et le discours politique lors d'un entretien avec un élu.

22. Choix de l'outil

L'étude sociologique peut se faire au travers de différents outils : le questionnaire, le sondage, l'observation in situ (participante ou non), l'entretien, le récit de vie, l'analyse en groupe (ou « focus group »), l'analyse de contenu, l'herméneutique, l'analyse statistique, l'analyse des réseaux sociaux, la recherche-action.

Nous avons décidé de baser notre investigation sur une investigation qualitative, avec l'entretien semi-directif comme outil principal. Nous avons d'abord dans l'idée de la compléter avec la réalisation d'une enquête quantitative, au moyen d'un questionnaire, ce qui s'est malheureusement avéré impossible. Deux obstacles se sont dressés : premièrement la plupart des associations ont tout simplement refusé ou de nous communiquer les adresses mail de leurs adhérents ou même de faire suivre notre questionnaire (car « elles ne sont pas habilitées à transmettre des documents extérieurs »). D'autre part le questionnaire étant nécessairement transmis par courriel et non pas en face à face, le taux de réponses a été très faible et donc insuffisant pour une éventuelle exploitation. Il avait pourtant été informatisé et mis sur un site internet pour permettre une saisie très simple et rapide (il suffisait de cocher les cases et les réponses étaient envoyées automatiquement), mais il faut croire que spam et autres chaînes ne facilitent pas ce type d'enquête.

Quoiqu'il en soit, il s'avère que l'entretien constitue malgré tout un bon outil pour notre recherche dans la mesure où il permet d'établir un contact direct et un véritable dialogue, essentiel pour saisir la dimension affective. C'est en effet un récit et donc cela englobe les représentations personnelles du sujet, leur histoire, leur biographie et permet de saisir le sens « subjectif » (de l'individu et non celui du chercheur). Le domaine

¹ http://www.sepant.fr/images/plaquette%20sepant_vinternet.pdf

émotif est difficilement palpable (notamment au moyen d'un questionnaire) et la relation de confiance qui s'instaure (si l'on y parvient) lors d'un entretien est l'un des seuls moyens de le faire ressortir. Le vis-à-vis permet également de saisir la dimension informelle et émotionnelle au travers des gestes de l'interviewé ou de l'intonation de sa voix. La dimension affective n'est que très rarement exprimée clairement, elle est souvent implicite et il faut donc être réceptif à ces signaux. Ainsi nous avons pensé que cet outil serait approprié pour comprendre à la fois la construction du rapport à la nature des adhérents mais également les motivations de leur engagement. Pourquoi semi-directif ? Parce que cela nous semblait plus simple et plus précis qu'un entretien libre, dans la mesure où l'on peut à la fois laisser libre cours au récit de l'interlocuteur mais aussi recentrer la conversation sur les questions qui nous préoccupent en premier lieu.

Il faut cependant être conscient des pièges et des écueils auxquels cet outil peut mener. Le risque est double. L'interprétation d'un récit est tout d'abord très périlleuse tant elle est subjective, les mots peuvent avoir pour le chercheur des significations différentes de celles de l'interviewé. C'est pourquoi la mise en place d'un protocole d'interprétation est essentielle pour minimiser les erreurs et les biais d'analyse. D'autre part cette subjectivité se retrouve bien sûr dans le récit de l'interviewé lui-même qui peut biaiser son discours face à un individu qu'il ne connaît pas. Plusieurs tendances peuvent être observées, il pourra tenter de se mettre en avant et d'enjoliver son vécu ou de trancher ses prises de positions (cela arrive fréquemment lorsque l'on rencontre des élus par exemple). Il peut à l'inverse se fermer, par timidité ou gêne et ne pas se dévoiler du tout. Il aura alors propension à avoir recours à « l'imagerie¹ », c'est-à-dire à des préjugés, lieux communs et consensuels afin de ne pas se démarquer. Il est évident que cet exercice ne peut se comprendre complètement qu'au travers de la pratique et les entretiens sont amenés à évoluer et changent d'une personne à l'autre.

23. Construction du guide d'entretien

Nous présenterons ici le « questionnaire » qui nous a servi de support lors des entretiens, il est bien évident que les questions étaient amenées au travers de la discussion, sans ordre précis et que leur formulation n'était pas figée (tout en gardant le même sens bien sûr). Il porte sur quatre thématiques:

- Information sur l'individu
- Le rapport à la nature
- L'engagement associatif
- Les vecteurs de sensibilisation à la protection de l'environnement

Ces points correspondent aux différents termes de notre problématique et recourent également les différents niveaux de l'analyse en psychologie environnementale.

¹ CHALAS Yves, L'invention de la ville, Paris, Anthropos, 2000, 199 p.

Guide d'entretien

A- Le rapport affectif:

- 1- Que signifie pour vous le mot « nature » ?
- 2- Aimez-vous la nature ? Qu'est-ce qui a selon vous déterminé votre rapport à la nature (L'enfance, l'éducation, la religion, les vacances, les voyages, les médias, l'activité professionnelle ...)
- 3- Votre rapport à la nature a-t-il évolué ? Si oui, comment a-t-il évolué et pourquoi ?
- 4- Estimez-vous avoir passé beaucoup de temps au contact de la nature, que ressentez-vous durant ces moments, quels souvenirs pouvez-vous dégager ?
- 5- Cela a-t-il selon vous influencé votre rapport à la nature, pourquoi ?
- 6- Avez-vous vécu en milieu rural ou urbain durant votre enfance ? Votre famille ? Où vivez-vous actuellement, habitation secondaire ?
- 7- Ces expériences ont-elles été faites majoritairement seul ou accompagnées, que préférez-vous, pourquoi ?
- 8- Avez-vous vécu la majeure partie de votre vie en milieu rural ou urbain ?
- 9- Si vous pouviez choisir, habiteriez-vous en milieu rural ou urbain, pourquoi ?
- 10- Pratiquez-vous une activité artistique, cela a-t-il à voir selon vous avec votre rapport à la nature ?

B- Engagement :

- 11- A quoi renvoie le mot engagement pour vous ?
- 12- Depuis quand êtes-vous adhérent à l'association ?
- 13- Qu'est-ce qui a fait que vous avez adhéré à cette association ?
- 14- Vos parents sont-ils engagés de quelque manière que ce soit ?

- 15- Qu'est-ce qu'apporte l'association en elle-même à votre engagement ?
- 16- Cet engagement a-t-il évolué ? Si oui, comment a-t-il évolué et pourquoi ?
- 17- Donnez deux sentiments prioritaires qui vous semblent avoir motivé votre engagement ?
- L'affectif, la réactivité, la colère
 - L'idéologie
 - L'éducation
 - Le civisme
 - L'humanisme
 - La culpabilité
 - Parce que c'est dans l'air du temps
 - Peur, atteinte à la santé publique.
- 18- Pratiquez-vous des actions écologiques (tri des déchets, aliments bio, composte...)?
- 19- Qu'est-ce qui selon vous freine ces pratiques et l'engagement en règle générale?

C- **Sensibilité et Vecteur de sensibilisation**

- 20- Quels sont selon vous les éléments les plus efficaces pour la sensibilisation à la protection de la nature ?
- 21- Selon vous, quel document est le plus efficace en terme de sensibilisation à la protection de la nature ?
- **Scientifique** du type : « cela réduirait les émissions de gaz à effet de serre de tant.. »
 - **Militant** voir provocateur, du type : photos de massacre d'animaux, images choc
 - **Economique** du type : cela économise tant d'énergie et donc tant d'euros
- 22- Vous sentez-vous davantage concerné par des problèmes locaux ou par des questions planétaires, pourquoi ?
- 23- Quel est le dernier document concernant la nature qui vous a marqué (précisez le type de document)?

D- Informations personnelles

- | | |
|-----------------------------|---|
| 24- Age | 27- Profession |
| 25- Sexe | 28- Etes-vous adhérent à d'autres associations ou coopératives ? |
| 26- Avez-vous des enfants ? | 29- Précisez si vous êtes abonné à des revues en lien avec la nature. |
| 27- Dernier diplôme obtenu | |

PARTIE III : ANALYSE DES RESULTATS

1. L'échantillon des adhérents interviewés

L'étude s'appuie sur onze entretiens, chacun a fait l'objet d'un enregistrement audio pour permettre de retranscrire fidèlement le discours des personnes interrogées (avec leur accord bien sûr). Ils ont principalement été réalisés au siège des deux associations pour des raisons pratiques. Nous avons tenté de rencontrer essentiellement des personnes impliquées ou ayant été très engagées. Nous nous sommes basés pour cela sur les conseils des salariés de la SEPANT qui ont pu nous fournir une liste d'adhérents intéressants, nous avons également interrogé les permanents de la LPO, les personnes se rendant aux réunions, ainsi que les présidents des deux associations.

Voici une rapide présentation des interviewés, nous ne donnerons pas les noms car cela ne nous semble pas nécessaire. Nous nous attachons ici aux caractéristiques sociologiques classiques comme la catégorie socioprofessionnelle, le parcours résidentiel, l'âge et la situation familiale.

L'échantillon est bien sûr trop petit pour pouvoir tirer un éventuel profil d'adhérent, nous pouvons simplement constater que les interviewés sont globalement proches des caractéristiques qu'on leur attribue classiquement (nous les avons détaillées en première partie): A savoir, un niveau d'étude supérieur à la moyenne, plutôt orienté dans des domaines proches de la nature, et possédant un niveau de vie correct. Notons par ailleurs que la quasi totalité des personnes interrogées ont passé leur enfance en milieu rural, point qui nous semble déterminant dans la formation du rapport affectif à la nature. Nous y reviendrons dans l'analyse à proprement parler.

	Statut au sein de l'association	Profession	Parcours résidentiel	Situation familiale	Age (par dizaine)
Monsieur A	Adhérent depuis 10 ans à la SEPANT	Retraité, ancien technicien en électronique	Petite enfance en milieu rural - vie active à Paris - vit actuellement en milieu rural	En couple avec enfant	70
Monsieur B	Adhérent depuis 2 ans à la LPO, peu impliqué mais demandeur pour s'investir d'avantage	Retraité, ancien ingénieur DDE	Milieu rural jusqu'à l'adolescence - actuellement en 1ère couronne, périurbaine.	En couple avec enfant	60
Monsieur C	Adhérent depuis 7 ans, bénévole, organise des réunions et s'implique.	Retraité, ancien commercial. A également été artisan	Principalement en milieu urbain	Célibataire, sans enfant	60
Monsieur D	Travaille à la SEPANT depuis plus de 2 ans, très impliqué.	Salarié à la SEPANT, formation en écologie, biologie.	Milieu rural pendant l'enfance - désormais périurbain plutôt rural.	En couple avec enfant	30
Madame E	Travaille à la SEPANT depuis 4 ans	Salariée à la SEPANT, formation en géologie, gestion et protection des eaux et des sols.	Majoritairement rural - désormais urbain	En couple avec enfant	30
Madame F	Effectue un stage à la SEPANT, adhérente depuis quelques mois	Etudiante, bac + 2 biologie et environnement	Enfance en milieu rural - milieu urbain depuis 2 ans	Sans enfant	20
Monsieur G	Président LPO depuis 3 mois, adhérent depuis ses 13 ans	Enseignant - chercheur en biologie et biochimie	Banlieue, avec jardin	En couple avec enfant	50
Monsieur H	Ancien président de la SEPANT, adhérent depuis les années 70	Retraité, anciennement enseignant biogéographe	Milieu rural jeune - Milieu urbain ensuite - désormais St-Avertin (péri urbain)		60
Monsieur I	Président de la SEPANT depuis 1 an, adhérent depuis 10 ans	Retraité, anciennement enseignant puis élu municipal	Petite enfance en milieu urbain - Lycée en milieu rural - alternance entre les deux - désormais en milieu urbain	En couple avec enfant	70
Monsieur J	Adhérent à la LPO depuis 5 ans, membre du Conseil d'administration et de la commission de protection.	Animateur nature, études en sciences de la Terre	Enfance en milieu rural	En couple avec enfant	40
Madame K	Membre de la SEPANT depuis les années 70, anciennement au Conseil d'administration	Retraité, anciennement enseignante en biologie et génie de l'environnement	Enfance en milieu rural, jusqu'au lycée - puis milieu urbain - désormais en milieu rural	En couple avec enfant	60

Figure 4 : Profil des adhérents.

Réalisation: Biguet F.

3. Le protocole d'analyse des entretiens

Notre analyse se base sur un protocole classique pour les enquêtes sociologiques, à savoir l'analyse thématique du corpus discursif ou plus simplement, l'analyse de l'ensemble des discours produits. Elle permet l'extraction du sens du récit en fonction des différents facteurs qui intéressent notre recherche et en lien avec la problématique. Nous tentons ainsi de déterminer le rôle du rapport affectif dans la démarche d'engagement ainsi que les éléments déterminants dans la formation et la transmission de celui-ci. Notre démarche est bien en accord avec les théories présentées précédemment, à savoir l'individualisme méthodologique, puisque nous nous attachons ici à partir de l'individu pour arriver à des constatations d'ordre général. Nous ne laisserons pas pour autant de côté le vécu et l'histoire sociale individuelle.

La première étape a été de retranscrire mot à mot ce qui nous paraissait intéressant dans l'ensemble des entretiens. Cette approche très large était voulue, cela permettait de relever les points en lien avec notre thématique mais aussi ceux qui n'avaient à priori pas de rapport direct ou qui aurait pu paraître inutiles si l'on avait effectué un découpage thématique au préalable. Le fait de retranscrire à l'identique les paroles des personnes interrogées permet à priori de ne pas les déformer et d'éviter l'influence de notre subjectivité. Cela laisse en tout cas à l'appréciation de chacun l'interprétation que nous en faisons.

Ainsi, nous avons extrait un vaste contenu (une vingtaine de pages) quelque peu déconcertant par sa diversité, que nous avons ensuite traité et filtré par le biais du découpage thématique en cohérence avec notre problématique. Certaines thématiques qui ne nous étaient pas apparues ont pu être mises en exergue, quand des informations que nous aurions laissées passer se sont en fait révélées pertinentes.

Histoire individuelle, construit social et culturel

- L'enfance, une découverte sensible, au contact de la nature.
- L'éducation, l'influence familiale.
- Les études ou la profession comme prolongement de cette éducation

Rapport à la nature

- La nature comme objet de découverte et d'enrichissement intellectuel
- La nature comme lieu de ressourcement et/ou d'introspection
- La nature comme patrimoine et objet de protection

Relatif à l'engagement.

- Une démarche militante, protestante ou réactive, bref une volonté de faire bouger les choses
- Un futur incertain, une projection dans l'avenir pessimiste
- Une démarche d'enrichissement personnel (connaissances, rencontres, découverte)
- Une démarche personnelle

Les vecteurs de sensibilisation :

- Le contact et le ressenti avec la nature
- Le débat et la rencontre
- Expliquer pour impliquer

Ces différentes thématiques étaient en partie visibles au travers du guide d'entretien, mais elles nous sont également apparues au cours de la retranscription, elles nous ont permis de mieux organiser l'information au travers de la grille d'analyse suivante :

		Monsieur J	
Histoire individuelle, construit social et culturel	L'enfance, une découverte sensible, au contact de la nature, fortement polarisée	J'ai été élevé à la campagne dans un grand jardin avec une petite rivière à coté, donc j'étais dedans. Je pratiquais la nature sans vraiment savoir.	
	L'éducation, l'influence familiale	Je suis fils de paysagiste. Mes parents étaient sensibles à la nature sans être engagés.	
	Les études ou la profession comme prolongement de cette éducation	Après le bac, en rapport avec les études je me suis davantage intéressé.	
Rapport à la nature	La nature comme objet de découverte et d'enrichissement intellectuel	Ca apporte des sensations aussi, lorsque l'on observe un oiseau très rare, il y a de l'émotion qui se dégage.	C'est un bien être, de la curiosité, il y a tellement de choses à découvrir, une découverte infinie. C'est enrichir ses connaissances, savoir mine de rien que même si on a tendance à l'oublier, on en dépend, de tous ces équilibres.
	La nature comme lieu de ressourcement et/ou d'introspection	Ca m'apporte du plaisir du bien être, c'est très relaxant.	
	La nature comme patrimoine et objet de protection		
Relatif à l'engagement	Une démarche militante, protestante ou réactive.	Si je me suis investi à la LPO c'était pour ne pas faire de l'animation comme j'en fais à mon travail mais faire plus de la protection, des actions un peu plus... pas radicale, mais de protection véritablement	
	Un futur incertain, une projection dans l'avenir pessimiste	On a qu'une vie et il y a tellement de choses à faire, c'est un peu dans le sens on va sauver la planète ou l'espèce humaine. Si les gens se déconnectent complètement de la nature, on va dans le mur.	
	Une démarche d'enrichissement personnel (connaissances, rencontres, découverte)	J'aime bien aussi être avec des personnes qui ont de connaissances particulières pour échanger. C'est des rencontres qui se forment comme ça, à travers les associations...	
	Une démarche personnelle	Même si l'action personnelle est une goutte d'eau, l'idée c'est de participer, de provoquer l'engagement d'autres personnes aussi. Le plus efficace, c'est l'associatif à notre époque, les pouvoirs publics en parlent beaucoup mais concrètement ne font pas grand-chose.	
Les vecteurs de sensibilisation	Le contact et le ressenti avec la nature	Le mieux c'est de les emmener dans le milieu, c'est bien mais ça suffit pas, les gens qui participent aux sorties sont déjà plus ou moins sensibilisés.	
	Le débat et la rencontre	Il faut aller chercher les gens qui ne sont pas sensibles, pour ça il y a des moyens de communication que l'on n'a pas (tv, radio). On essaye de capter les gens sur un site, de promenade. Ou là les gens vont se balader, on propose des petits ateliers de sensibilisation, il y a une accroche.	
	Expliquer pour impliquer		

Figure 5 : Grille d'analyse des entretiens.

Réalisation: Biguet F.

Il s'agissait ensuite d'identifier au sein de ces thématiques ce qui était en lien avec notre problématique. Il est clair que l'implication au sein d'une association de protection environnementale témoigne d'un intérêt particulier pour la nature. Notre but est ici dans un premier temps de voir dans quelle mesure l'affectif intervient. Cette relation a bien sûr pour objet la nature, mais pas uniquement, comme nous le verrons l'engagement en lui-même génère un attachement, tout comme l'homme en général ou les générations futures. Nous nous attacherons ensuite à identifier les origines et la construction du rapport affectif. Nous verrons que ce processus, en tant qu'apprentissage, s'inscrit dans une temporalité et est lié à aux principales étapes de l'éducation. Nous verrons enfin quels sont alors les meilleurs moyens pour susciter l'implication du grand public.

Nous avons donc suivi le plan suivant, directement lié à nos hypothèses de travail¹ :

Mise en relief de l'existence du rapport affectif dans la démarche d'engagement.

- Le rapport affectif à la nature, sentiments forts et connaissances approfondies du milieu naturel.
- Le rapport affectif à l'homme, une vision altruiste et humaniste de l'engagement.
- Le rapport affectif à l'engagement, investissement dans la lutte, appropriation, sentiment de déception ou de satisfaction.

Les déterminants de ce rapport affectif, vecteurs de sensibilisation (nous pouvons distinguer 3 temps, la petite enfance, la jeunesse, les études et la vie active)

- L'enfance, un contact sensible avec la nature.
- L'influence parentale.
- Les études, l'associatif ou la profession comme prolongement de ce bagage cognitif.

La communication et la sensibilisation environnementale

- Les moyens
- Les freins

▪ ¹L'affectif est déterminant dans la démarche d'engagement même si elle dépend d'autres facteurs.

▪ Le contact avec la nature non dégradée, l'éducation et l'enfance sont des points clefs dans la construction d'un rapport affectif positif à la nature et donc dans la propension à en prendre soin.

4. Analyse des discours

Nous sommes conscients que les résultats obtenus ne peuvent être considérés comme représentatifs au regard de la taille de l'échantillon étudié. De plus, même si notre protocole a pour but d'éviter une interprétation trop subjective ou l'instrumentalisation des récits pour illustrer nos hypothèses, il est probable que l'objectivité ne soit pas totale. Nous avons cependant tenté de respecter au mieux les paroles et le sens des entretiens. Les conclusions que nous donnerons ne peuvent donc être vues comme des faits mais sont le reflet de tendances observées et d'idées qui nous semblent pertinentes.

4.1. Mise en relief de l'existence du rapport affectif dans la démarche d'engagement.

Nous nous appuyerons ici sur les champs lexicaux liés à l'émotion, à l'attachement, au ressenti, bref aux différentes composantes du rapport affectif, c'est pourquoi certains mots figurent en gras, non pas pour appuyer leur force mais pour bien mettre en lumière leur connotation personnelle ou affective.

- a) Le rapport affectif à la nature, sentiments forts et connaissances approfondies du milieu naturel.

Comme détaillé précédemment dans la grille d'analyse, nous pouvons distinguer clairement trois types de rapport affectif à la nature. Tout d'abord comme une source de bien être, ce que nous avons défini par « **lieu de ressourcement et/ou d'introspection** » mais qui ne se limite pas à la dimension de l'espace. Cette vision est vraisemblablement la plus proche de l'aspect sensible, presque inconscient et relève d'une relation très intime:

*"J'ai vécu toute ma vie professionnelle à Paris, ça m'a manqué, je m'évadais tous les week-ends avec ma femme et ma fille. Après quand je retournais sur Paris, j'étais **malheureux** de quitter la campagne". Monsieur A*

*« La nature c'est un centre d'intérêt qui est **très très important pour moi**. Je suis adhérent à la LPO mais je m'intéresse à tout ce qui est milieu naturel». Monsieur C*

*« Mon rapport à la nature est de l'ordre du **sensible**, il y a des choses que **je ne sais pas expliquer**. J'apprécie l'observation, la nature. Et ces choses que je ne peux pas expliquer, il est clair que cela relève du sensible et de l'ordre de la **beauté**». Monsieur D*

« Je suis assez à l'aise dans l'environnement extérieur sans les humains, disons le positivement. **J'aime bien** rester une journée dans une forêt. C'est là où **je me sens le mieux** ». Monsieur G

« Je fais beaucoup de balades en montagne, j'aime bien le faire seul avec le milieu. Parce que c'est un lieu où l'on a le temps de se poser, physiquement et mentalement. On prend du recul, c'est important, **on ne comprend pas tout** ce qui se passe autour, parce que c'est complexe. Mais il arrive un moment, ce moment fort où l'on respecte l'autre, c'est-à-dire ce milieu, c'est la nature ! » Monsieur I

« Ma femme a une petite maison où l'on est en pleine vigne, **j'aime bien y retourner, c'est vital**, par rapport à l'individu que l'on est, pour prendre du recul » Monsieur I

« Ça apporte **des sensations** aussi, lorsque l'on observe un oiseau très rare, il y a de **l'émotion** qui se dégage » Monsieur J

« Ça m'apporte du **plaisir, du bien être**, c'est très relaxant ». Monsieur J

Il n'est pas étonnant d'observer cet attachement, cette relation sensible, souvent même ressentie comme étant vitale. Tous aiment à passer du temps au contact de la nature, que ce soit pour se détendre, se retrouver (seul avec soi-même), pour faire des observations ou des inventaires, tous sont réceptifs à ces plaisirs que peuvent engendrer l'immersion dans un milieu naturel. Et nous voyons bien ici que ce n'est pas de l'ordre du rationnel mais bien du sensible. Il est d'ailleurs intéressant que certains pratiquent une activité artistique et qu'ils font parfois le lien entre ces deux domaines:

« Je fais de la sculpture et de la poterie. Du fait de mon intérêt fort pour la géologie, forcément je rapproche un peu à cela. Le contact avec les pierres, les éléments ». Madame E

« Je fais de la musique depuis que je suis toute petite (conservatoire en harpe et chant chorale), la nature et la musique c'est ma vie et les deux sont assez proches en fin de compte ». Madame F

« J'ai fait des études supérieures de musique (flûte) et je fais de la peinture. Chez moi cela a un lien, clairement. L'une des pièces que je préfère à la flûte, c'est le Merle Noir. Ce n'est pas un hasard sans doute. Je suis assez musicien, donc pour moi un des côtés de la passion des oiseaux c'est leur chant. Ça me fascine, je peux écouter pendant une heure un merle chanter ». Monsieur G

« Les émotions que l'on a autour de la musique, le moment où l'on oublie tout, un peu comme lorsque l'on se ballade sur un glacier, c'est les mêmes moments forts. Même si c'est deux approches différentes, l'homme se retrouve dans la même situation, l'homme intériorise beaucoup, c'est vital pour l'être humain ces moments forts. » Monsieur I

Si nous ne pouvons établir que les personnes appréciant la nature sont toutes des artistes dans l'âme, nous pouvons tout de même constater que leur sensibilité peut s'exprimer à d'autres niveaux. Nous sous-entendons ici en réalité que cette réceptivité au contact de la nature est essentielle dans le processus d'attachement et que, quelque part, elle est irrationnelle. C'est donc le point sur lequel il est le plus difficile d'avoir une quelconque emprise dans une perspective de sensibilisation, on ne peut l'imposer, le transmettre ou l'enseigner, ou du moins difficilement.

Le rapport affectif et l'attachement à la nature se manifeste aussi par ces figures que sont la volonté de protection, le regret ou la peur liés à la dégradation de la nature (c'est ce que nous avons défini en tant que « **nature comme patrimoine** » dans la grille d'analyse):

*« J'ai un **regret** que maintenant la nature est en train de se dégrader, car je trouve que ça se **dégrade**, j'ai la **chance** de vivre à la campagne et j'observe tous les jours les changements, que les papillons disparaissent... ». Monsieur A*

« Dans les années 60 le périurbain c'était autre chose... Un matin près de la maison, j'ai vue une Outarde, c'est la seule que j'ai vue de ma vie. Maintenant avec le golf et le périphérique, c'est fini... » Monsieur B

*« Je suis dans un milieu plutôt rural, j'ai vécu dans la nature toute ma vie, pour moi **c'est l'essentiel de ma vie** et j'ai toujours eu envie de **protéger cette chance** que j'avais d'être au milieu de la nature ». Madame F*

Il est par ailleurs intéressant de relever que la dimension du vivant n'apparaît que très peu. Cela pourrait nous surprendre au premier abord. Il semble en fait que cet aspect soit sous-jacent et intrinsèque à la relation au milieu naturel (notamment pour les ornithologues). Il intervient plus ou moins consciemment, faisant partie d'un système de représentation, mais n'est pas évoqué spontanément comme un facteur déterminant, excepté pour Monsieur G (ce qui explique son parcours universitaire et professionnel) :

*« J'avais un grand jardin... Mais je ne pense pas que ce soit ça. C'est surtout des êtres vivants pour moi. Ils n'ont pas besoin d'être perchés sur un arbre pour être vivants, ils peuvent être perchés sur le garage, moi ça me **passionnait**. J'ai une vision assez large de la nature ». Monsieur G*

Enfin, nous retrouvons également l'aspect de **la découverte et de l'enrichissement intellectuel** qui est souvent très important:

*« On voit mieux les choses qu'avant, on constate des choses lors d'une balade, on s'intéresse aux animaux, en fin de compte c'est une source de **satisfaction** car on voit plus que beaucoup, qui passent à côté sans s'en rendre compte. C'est une **satisfaction intellectuelle** ».Monsieur B*

*« C'est le plus grand **plaisir** que j'ai, c'est quand j'ai une journée de libre et que je peux sortir, regarder, observer et découvrir. L'impatience de la découverte de la nature. Lorsque je vais quelque part je passe d'abord un grand temps à explorer autour, à regarder où je suis, à gratter les plantes à voir ce qu'il y a comme animaux ... » Monsieur G*

*« C'est un **bien être**, de la curiosité, il y a tellement de choses à découvrir, une découverte infinie. C'est enrichir ses connaissances, savoir mine de rien que même si on a tendance à l'oublier, **on en dépend**, de tous ces équilibres». Monsieur J*

*« Il y avait un **côté affectif** et de connaissances à priori qui se trouvaient confortés ». Madame K*

Ces connaissances et cette démarche d'apprentissage, d'enrichissement peuvent être appréhendées à différents niveaux. Bien sûr les personnes interrogées sont naturellement enclins à se documenter et à s'intéresser de manière générale à l'objet de leur passion (nombre d'entre eux sont naturalistes amateurs ou de formation). De plus nous avons vu qu'il y a une corrélation entre les ressources cognitives (milieu social, éducation, lecture, capital économique) et la conscience environnementale. Mais cette volonté provient également du fait que dès qu'un individu s'engage (sérieusement) dans la protection d'une entité, il se doit de la conceptualiser et d'alimenter ses connaissances pour disposer d'arguments pertinents et fondés.

Encore une fois il faut être vigilant quant à nos conclusions. Si les personnes impliquées au sein d'associations ont quasiment toujours de bonnes connaissances sur les milieux naturels ou les enjeux environnementaux en général, la réciproque n'est pas forcément vraie. Certains peuvent militer sur un principe de fond sans aucune connaissance mais cela se rapproche davantage d'une idéologie aveugle qui reste somme toute assez rare. L'engagement dans une association peut donc également être motivé par cet appétit de connaissance :

« D'abord améliorer nos connaissances, mais aussi participer et se rendre utile ». Monsieur B

« C'est le côté protection mais aussi le côté réseau. J'ai vu un puits de savoir dans cette association et une vraie volonté de transmettre ses connaissances. Que ce soit au niveau du grand public ou de jeunes adhérents comme moi ».
Madame F

« J'aime bien aussi être avec des personnes qui ont des connaissances particulières pour échanger. C'est des rencontres qui se forment comme ça, à travers les associations... » Monsieur J

b) Le rapport affectif à l'Homme, une vision altruiste et humaniste de l'engagement.

Dans le contexte de crise environnementale qui menace potentiellement l'humanité entière, et dans la logique de l'écologie qui associe à part entière l'aspect social, l'engagement dans une association de protection de la nature n'est jamais très éloigné de considérations plus larges. La frontière est alors floue entre les motivations d'ordre idéologiques, politiques, sociales et affectives. Elles sont la plupart du temps tout cela à la fois. Et il n'est donc pas étonnant de voir que certains interviewés sont (ou ont été) adhérents dans d'autres types d'associations, notamment sociales ou ont été membres d'un parti politique (majoritairement vert ou de gauche). Il s'agit ici souvent plus d'un système de valeur issu d'un construit social et culturel. Le discours étant, dans notre démarche, essentiellement axé sur la nature, les citations appuyant ce point ne sont pas nombreuses :

« Le social et l'environnement sont pour moi intimement liés ». Madame F

« Est-ce que c'est de dire à mon gamin que j'ai travaillé à la protection de l'environnement ? Ce n'est pas pour mon honneur, l'objectif c'est de faire bouger un minimum les choses, pour l'avenir (de ma vie et de mes proches) »
Monsieur D

« On n'a qu'une vie et il y a tellement de choses à faire, c'est un peu dans le sens on va sauver la planète ou l'espèce humaine. Si les gens se déconnectent complètement de la nature, on va dans le mur » Monsieur J

« Il y a l'avenir, c'est nos enfants nos petits enfants, les perspectives. Je pense que protéger l'environnement ça demande un effort, de la vigilance ».

Madame K

Ces quelques dires sont le reflet de ce qui est à la fois issu d'une réelle affection pour le genre humain mais aussi tout simplement du « bon sens », d'une éducation. Nous tenons également à préciser qu'il est difficile d'évaluer ce qui relève de l'imagerie (c'est-à-dire d'un comportement consensuel) ou d'une réelle prise de position...

- c) Le rapport affectif à l'engagement, investissement dans la lutte, appropriation, sentiment de déception ou de satisfaction.

Il nous semble ici important de justifier notre titre, qui suppose l'existence d'un rapport affectif à l'engagement. Anne MABILLE a montré dans son travail¹ que l'on pouvait parler de rapport affectif au projet. Il fait en effet l'objet d'une appropriation et témoigne donc d'un attachement à la fois sensible et rationnel. Au même titre nos adhérents s'approprient leur engagement et leur combat:

*« Je me suis un peu plus investi, je suis devenu bénévole, puis administrateur. C'est le **besoin** de me rendre utile pour une cause que je défends [...] on essaye de se **battre** sur les problèmes que l'on a localement » Monsieur C*

*« C'est vraiment de la pédagogie, des **projets**... » Madame E*

*« **J'ai toujours combattu** cette notion d'espèces nuisibles ». Monsieur G*

*« L'adhésion c'était le **combat** que l'on a mené pour le parc national de la Vanoise. Ils étaient en train de mettre la main sur les glaciers. On s'est battu pour ça et après sur le plan local, **j'ai pris à bras le corps** le problème de la lutte contre le tracé forestier de l'autoroute d'Angers. C'est pour ça qu'ils ont mis 23 ans à la construire. **On a gagné et on a perdu. J'ai beaucoup lutté contre ça...** ». Monsieur H*

*« Je me suis posé la question de savoir où il faut être pour faire bouger les choses. Je me disais alors, la politique doit être l'outil qui doit être porteur de cette mutation. **Et je me suis trompé...** ». Monsieur I*

*« L'engagement **c'est très fort, c'est essentiel**. Je réagis toujours avec un peu de condescendance avec des gens qui n'ont pas d'engagement. Cela va avec un encrage dans la société dans laquelle on vit mais c'est un encrage réactif. » Madame K*

*« L'associatif, il me semble qu'au bout d'un certain nombre d'années **on s'use...** Au bout d'un moment on ne peut pas juste rester parce qu'on culpabilise, il faut aussi se demander si ils ont besoin de moi, si j'apporte quelque chose. » Madame K*

¹ MABILLE Anne, *le rapport affectif au projet chez les professionnels de l'urbanisme*, PFE Polytech'Tours, 2007-2008.

Nous voyons bien qu'ils parlent de **leurs** luttes, que cela relève d'un investissement personnel (d'autant plus qu'il est bénévole dans la plus part des cas) et donc d'une réelle affectivité. L'affection pour l'objet du combat se confond donc à celle pour l'engagement (en tant que projet). L'expression de satisfaction, de regret ou au contraire de détachement reflète également cet aspect. Et, comme l'avait montré Anne MABILLE, ces sentiments sont d'autant plus forts que l'implication et la participation au « projet » a été importante.

L'implication dans une association environnementale et les principes qui l'accompagnent se traduisent par des actions plus personnelles. Comme nous l'avons évoqué, les personnes très impliquées se basent sur un système de valeur fort et cohérent, il est donc logique de voir que tous pratiquent l'écologie au quotidien. Mais au-delà, cela révèle une sorte de loyauté, de respect et de profond attachement à cette démarche d'engagement :

« Dans ma façon de jardiner j'ai évolué, j'utilisais des produits maintenant considérés comme mauvais que je n'utilise plus, on évolue... » Monsieur A

« Nous mêmes on essaye de mettre le moins de choses possible dans le jardin, on fait du purin d'ortie et on récupère l'eau. Pécuniairement c'est nul, il faut trente ans pour amortir. C'est important d'avoir de l'eau de pluie pour arroser le jardin et de ne pas tirer tout bêtement de l'eau traitée et de la foutre en l'air ». Monsieur B

« Le fait d'adhérer, on s'engage à un certain comportement. Je n'emploie aucun pesticide, et tout ce que je peux faire pour que ça aille dans le sens de la protection je le fais ». Monsieur C

« J'essaye de faire tout ce que je dis de faire aux gens... ». Madame E

« Du jour où on fait de la protection de la nature, on s'engage personnellement.. » Monsieur H.

« C'est important dans l'équilibre d'un individu de respecter le milieu dans lequel il vit, c'est un besoin nécessaire à l'équilibre social, physiologique. » Monsieur I

« 1000 gestes au quotidien que l'on peut appliquer sans rien demander à personne et être citoyen par rapport à la nature. » Madame K

Pour conclure sur les motivations de l'engagement dans une association environnementale, il nous semble que nous en ayons vu l'essentiel. Il existe incontestablement un lien affectif très fort à la nature complété par des valeurs humaines et militantes qui jouent également un rôle important. D'autres facteurs peuvent

intervenir comme le désir d'appartenance à un groupe social par exemple. L'identité "écologique" est un point de repère, label qui peut à la fois lui permettre de s'identifier ou être une marque d'anticonformisme. Mais cela n'est pas propre à l'écologie et n'apparaît pas déterminant pour des personnes fortement impliquées.

42. Les déterminants de ce rapport affectif, vecteurs de sensibilisation.

Comme l'a montré Benoit FEILDEL¹, le rapport affectif se crée au travers du processus cognitif, c'est-à-dire lors de la construction mentale de l'individu. Ainsi la petite enfance, l'éducation scolaire ou parentale jouent un rôle déterminant. Cet apprentissage, nous l'avons déjà vu², est à la fois sensible et rationnel, concret et théorique, et est porteur de valence affective. Nous avons cherché ici à identifier les différentes étapes et les points clefs de la formation de ce système de valeur sur lequel se fondent nos adhérents. Il faudra cependant relativiser cette démarche puisqu'elle se base sur des entretiens, qui aussi riches soient-ils, sont d'abord subjectifs et ne peuvent être exhaustifs au regard de la complexité du problème abordé. Nous avons suivi une approche temporelle, c'est-à-dire différenciant les différentes phases du construit cognitif qui correspondent en fait à différents niveaux du rapport affectif. Le contact avec la nature durant l'enfance sera globalement plus sensible que l'éducation, qui correspond plus à l'acquisition d'un système de valeurs, tandis que les études et les choix professionnels ou associatifs seront eux la suite de ce passif.

a) L'enfance, un contact sensible avec la nature.

Nous abordons un point qui nous semble essentiel dans notre travail et qui était en quelque sorte à la base de notre réflexion. Lorsque nous étions à la recherche d'une problématique, une question qui nous a d'abord interpellé était de savoir si les ruraux étaient d'avantage impliqués dans la protection de la nature que les urbains. Ce qui se trame derrière cela est en réalité de déterminer si le contact avec la nature implique que l'on y porte davantage d'attention. Selon Jean Paul BOZONNET, les considérations environnementales sont indépendantes de la dégradation ambiante (Cf. Partie I – 2.1). Le corolaire de cette constatation est-il alors que plus la nature est préservée, plus les hommes ont tendance à en prendre soin ? Il ne semble en fait pas possible d'établir des règles générales puisque cela dépend d'autres facteurs. Un individu peut très bien aimer et protéger la nature sans avoir nécessairement vécu dans un environnement naturel préservé. Ce que nous pouvons avancer en revanche au travers de notre travail est que le rapport affectif fort que nos adhérents ont forgé avec la nature, est en grande partie lié à un contact, souvent ancré dans l'enfance, avec un milieu naturel relativement préservé :

¹ FEILDEL Benoit, *Le rapport affectif à la ville, construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*, 2003-2004.

² Cf. Partie I, 13.b, *Les facteurs et processus fondateur du rapport affectif à la nature*.

« Mes origines un peu, puisque je suis d'origine campagnarde, j'ai vécu au bord de l'eau, en périurbain, dans un espace naturel relativement préservé ».
Monsieur B

« Le contact avec la nature, c'est certain que ça a joué... » Monsieur D

« Depuis que je suis petite, c'est une chose qui m'attire. Un rapport à la nature assez intime on va dire. Au début c'était essentiellement le touché ou l'olfaction. » Madame F

« J'ai toujours cherché le contact, je sors, je vais chercher. On est un peu des chasseurs dans notre famille... » Monsieur G

« Il n'y a pas un enfant qui n'est pas attiré par un oiseau. Lorsque l'on fait des sorties les enfants sont toujours très intéressés par les oiseaux, je pense que c'est très ancré dans la nature humaine, en particulier pour les oiseaux et pour les mammifères et à l'inverse la répulsion qu'exercent les araignées, les reptiles et les lézards ». Monsieur G

« Pourquoi j'ai choisi ça ? C'est très simple j'avais un grand père qui m'amenait à la pêche. Vous voyez tout le travail, d'ailleurs je suis resté spécialisé sur les poissons en particulier. Le décor naturel quand vous restez derrière une ligne fatalement vous ne regarder pas que le bouchon ».
Monsieur H

« Au lycée j'étais en milieu rural, mes parents se baladaient tous les dimanches dans la nature. Y a ça quand même, ça joue, ça marque... C'était la fin de la guerre on était des ruraux intégrés dans leur élément, on allait tous les dimanches dans un lieu, proche d'un petit ruisseau, je peux vous raconter plein de choses... ». Monsieur I

« J'ai été élevé à la campagne dans un grand jardin avec une petite rivière à côté, donc j'étais dedans. Je pratiquais la nature sans vraiment savoir ».
Monsieur J

« Vous n'êtes pas élevé à la campagne sans avoir ramassé des sauterelles ou des escargots sans avoir remarqué qu'ils disparaissaient à une certaine période de l'année, cela s'est entrecoupé entre le côté étude et le milieu dans lequel j'ai naturellement baigné ». Madame K

Nous retrouvons clairement ce que Benoit FIELDDEL avait développé à savoir la valence affective des souvenirs et de l'enfance. Ces expériences sont à la fois faites de réflexions et d'apprentissages rationnels mais aussi de sensations, de cette sorte d'odeur sucrée et apaisante qui embaume nos mémoires d'enfant. C'est vraisemblablement l'étape du

processus cognitif qui est la plus sensible, la plus ancrée (consciemment ou non) dans l'affectif (au sens passionnel). Ce contact avec la nature est donc quelque part instinctif, dans la mesure où l'enfant est en partie libre de tout le bagage social et culturel qu'il endossera au cours de son éducation. Il est alors fort possible que les mécanismes qui entrent en jeu soient très anciens. Nous pensons ici aux relations ancestrales de l'homme avec la nature dont nous avons parlé dans notre première partie, la chasse, la cueillette, la nature comme entités vivantes et mystérieuses sont probablement des figures qui restent dans un coin du cerveau humain.

b) L'éducation parentale

Il est évident que l'éducation parentale joue un rôle dans le construit d'un individu. L'attachement à la nature ou la fibre militante sont forcément liés quelque part à la famille, à son milieu et à son histoire sociale et culturelle :

« La nature ? Cela m'évoque l'enfance chez mes grands parents...le temps passé ».
Monsieur A

« Je ne sais pas si c'est mes parents qui m'ont transmis cela, j'ai grandi avec un grand père qui jardinait, j'ai appris à soigner les arbres, avec ma grand-mère on élevait de là volaille, ces choses là ça restent ». Monsieur A

« Mon père aimait la nature, c'était un pêcheur, il aimait bien l'atmosphère, le calme ».
Monsieur B

« Mon éducation pas mal, les centres d'intérêt, ils ne s'expliquent pas beaucoup. Il est clair que mes parents sont assez sensibles à ces éléments là et ils ont su me montrer les richesses naturelles ». Monsieur D

« Mes parents n'étaient pas du tout dans ce milieu là mais ce sont des gens très ouverts et ont toujours été attentifs au milieu qui les entours malgré tout ». Madame F

« Mon père était adhérent aussi, bagueur ornithologue, j'ai toujours été fasciné par les oiseaux depuis l'âge où je me souviens ». Monsieur G

« Je suis fils de paysagiste. Mes parents étaient sensibles à la nature sans être engagés ». Monsieur J

« Au lycée j'ai quitté la maison familiale mais je rentrais quand je pouvais, c'était toujours mon point d'ancrage. On se devait en tant qu'enfant d'agriculteur, de participer aux travaux de la ferme, on avait une main dans le fonctionnement de la ferme. Mon intérêt pour la nature est en partie ancré là ». Madame K

Précisons que même si ce n'est pas directement les parents qui ont transmis cet intérêt pour la nature, le contexte familial (souvent rural), le mode de vie et leurs rapports à la nature ont bien joué un rôle. De même l'éducation militante se retrouve dans cette volonté de faire bouger les choses qui anime les adhérents:

« Autant mes parents m'ont donné une éducation ouverte à la nature, autant ils m'ont transmis une éducation un peu militante, à être ouvert et actif sur les choses et en l'occurrence sur la dégradation de la nature » Monsieur D

« Je ne peux envisager de faire quelque chose sans que ça ait un minimum d'impact, que ce soit cohérent avec une démarche et une éducation ». Monsieur D

« Je pense que l'éducation a quand même joué car ils sont dans le milieu social et il y a l'apprentissage du respect des autres et donc l'apprentissage du respect de la nature est venu comme un évidence derrière ça ». Madame F

« Mon père m'a appris à 14 ans à lire le canard enchaîné, il n'était pas militant. Je me suis retrouvé confronté très rapidement à des sujets politiques (l'Algérie). D'abord une approche sociale et politique avant d'avoir cet engagement écologique ». Monsieur I

« Mes parents étaient cultivateurs avec une bonne connaissance, mon père était orienté politiquement, il se réclamait du parti communiste. Il avait une attitude vis-à-vis du milieu naturel quand même qui n'était pas compatible avec l'agriculture industrielle. J'étais jeune à ce moment là et on se demande pourquoi il avait réagi comme ça car c'était au nom du progrès et donc pourquoi ce refus, cela amène à se positionner». Madame K

Comme nous l'avons déjà dit, ces références sont peut être moins chargées en valences affectives mais restent tout de même très fortement présentes dans le mode de pensée individuelle.

c) Les études, l'associatif ou la profession comme prolongement de ce bagage cognitif.

La notion d'évolution ressort beaucoup au travers des entretiens, que ce soit par rapport à l'engagement ou en ce qui concerne les connaissances (deux éléments qui sont, comme nous l'avons vu, liés). La construction et l'appropriation des valeurs écologiques et militantes ne se fait pas du jour au lendemain et n'est pas un processus figé. Elle se fait aussi au travers des études, des premiers engagements (associatifs ou autres), des rencontres etc...

Globalement les personnes interrogées ont un parcours assez cohérent, beaucoup ont effectué des études en relation avec l'environnement dans le but de travailler sur ces

questions (ce qui est compréhensible étant donné qu'elles sont au cœur de leurs centres d'intérêts). Nous retrouvons ici le phénomène abordé dans notre première partie sur l'engagement associatif¹, c'est-à-dire une volonté d'allier leurs valeurs écologiques à leurs compétences professionnelles. Ou autrement dit, de travailler tout en restant en accord avec leurs convictions.

« C'est une éducation, une transformation continue ». Monsieur A

« J'ai sillonné pas mal le département dans des zones rurales avec mon travail et l'on voit des choses ». Monsieur B

*« Lors de mes études j'ai toujours voulu travailler sur les milieux naturels ».
Monsieur D*

« Avant j'ai travaillé dans d'autres associations de protection d'environnement, c'est la suite logique de cet intérêt pour la nature ». Monsieur D

*« C'est quelque chose dont j'ai pris conscience lorsque j'ai commencé à faire beaucoup d'observations naturalistes ». (En parlant de sa relation sensible à la nature)
Monsieur D*

*« Ça m'a paru assez évident ayant fait des études de géologie et impact de comportements humains. Depuis jeune j'ai eu l'intention de travailler sur la prévention, anticiper et non pas réparer ».
Madame E*

« Après le bac, en rapport avec les études je me suis davantage intéressé ». Monsieur J

« Mes professeurs de sciences naturelles ont joué un rôle important dans l'orientation de mes études. Et puis j'accrochais bien avec cette matière. Je pense que je retrouvais des thèmes auxquels j'avais été confronté naturellement ». Madame K

Nous voyons bien ici à la fois l'influence de cet intérêt pour la nature et la protection environnementale sur l'orientation dans les études et les choix professionnels. Mais la réciproque est également pertinente, ces choix confortent et enrichissent les valeurs et les connaissances écologiques. C'est une démarche dialectique, comme celle que nous avons évoquée lorsque nous parlions de la nature comme objet de connaissance et de satisfaction intellectuelle (elle apparaît très nettement au travers des trois citations de Monsieur D précédemment). Il en va de même pour ce qui est de l'engagement :

¹ Cf. Partie I – 22.c Des engagements et des compétences qui s'imbriquent, de la manifestation à l'expertise

« Je pense que c'est surtout les rencontres avec les gens qui m'ont fait évoluer dans mon mode de pensée ». Madame F

« En 74, j'ai soutenu René Dumont (candidat écolo aux élections). J'étais déjà en politique, et j'avais intégré la démarche de Dumont. Ce thème est donc resté dans un coin de mon cerveau, en me disant que l'on ne peut pas prélever plus que ce que la biosphère peut produire, mais je ne connaissais pas les espèces, les écosystèmes, etc... ». Monsieur I

« J'ai été sensibilisé par des gens comme Couderc ou Botté, qui m'ont dit : il y a des sites dans l'agglomération qu'il faut absolument préserver. C'est tout ce que j'avais comme élément ».

Monsieur I

« La première conférence à laquelle j'ai assisté, c'était un débat avec Vincent LABEYRIE, qui a créé le CESA, et qui avait fait un exposé. Il y avait à la fois le côté politique mais aussi le côté militant et très connaisseur avec des arguments parfois violents mais cela donnait envie d'apporter sa contribution ». Madame K

« Il y a la présence d'une association créée par un autre, qui m'ont sensibilisée, avec des personnalités que l'on a envie de suivre ou pas. » Madame K

Ainsi certains adhérents reconnaissent spontanément avoir également été influencés par des discours militants et heureusement, car c'est bien là toute la démarche d'une association, de communiquer des idées et de fédérer. Il semble cependant que cet aspect ne soit pas forcément le plus important dans ce qui les a poussés à s'engager (en comparaison de tout ce que nous avons vu précédemment). Cela nous amène à la formulation de notre principale conclusion :

**Un réel engagement né de facteurs plus profonds, tels que l'éducation et l'enfance
Il prend toute sa force dans ce rapport affectif que nous avons présenté. Autrement
formulé, l'implication ne peut être efficace que s'il y a une part réelle d'affectivité.
Il reste à déterminer comment celle-ci peut se « transmettre », se communiquer.**

Certes cette analyse peut paraître quelque peu subjective, il est vrai que le matériau, même s'il est riche, n'est pas suffisant pour tirer des conclusions générales. Cependant l'ensemble de notre travail nous suggère cette constatation. Il ne s'agit absolument pas de dire que la communication environnementale est vouée à l'échec, mais de mettre l'accent sur le fait que cette part d'affectif est essentielle. Ainsi la communication ne peut être efficace, c'est-à-dire mobilisatrice et durable, que si elle intègre ce domaine. Nous verrons dans notre dernière partie les pistes qui entrent dans cette démarche.

43. La communication et la sensibilisation environnementale

Mise à part la compréhension du processus d'engagement, il était intéressant et logique de se pencher également sur les moyens d'impliquer le « simple citoyen ». Cela reste bien sûr une vaste question à laquelle nous n'avons pas la prétention d'apporter une réponse complète. Comme nous l'avons déjà dit, le combat écologique ne peut réellement être efficace que si l'ensemble de la population se l'approprie.... Nous avons donc demandé aux adhérents lors des entretiens quels étaient selon eux les meilleurs outils pour sensibiliser le grand public aux problématiques environnementales ainsi que les principaux freins à l'implication. Nous distinguerons donc la sensibilité aux valeurs écologiques, de la participation active qui peut se faire au travers de l'adhésion à une association ou plus simplement par des gestes quotidiens.

Nous sortons ici quelque peu de la démarche d'analyse à proprement parlé puisqu'il s'agit ici non pas d'interpréter mais simplement de recueillir les points de vue et les idées des adhérents sur la question. Les commentaires que nous ferons seront donc essentiellement personnels. Ils s'appuieront sur certains éléments qui apparaissent dans les réponses, mais surtout sur les conclusions exposées précédemment. Ils ne sont donc pas forcément le reflet de la pensée des interviewés.

Concernant les moyens, tous sont globalement d'accord pour dire que le contact et l'immersion dans le milieu naturel est essentiel. Il est en effet indispensable pour générer cette affection vitale pour une réelle implication. Nous ajouterons que plus cette sensibilisation (qui est entendue ici au sens propre) est faite tôt, plus elle sera efficace, puisque, comme nous l'avons vu, l'enfance joue un rôle déterminant:

« Les intéresser complètement, les plonger dans le milieu. Il y a des gens qui ne savent même pas ce que c'est que la nature, ils vont en vacances pour retrouver des activités citadines (boîtes de nuit). Dès qu'on les sort de cette ambiance, la plupart des gens sont réceptifs ». Monsieur B

« Faire des sorties, être sur le terrain et diffuser l'information ». Monsieur C

« Est-ce qu'alors c'est nécessaire de faire prendre conscience aux gens d'une certaine sensibilité de la nature pour la protéger. Par exemple pour la protection de la biodiversité, oui c'est nécessaire. Aller sur le terrain, sentir, toucher, observer ». Monsieur D

« Du coup, le fait d'observer une fleur particulièrement jolie ou un oiseau dans un contexte, c'est assez important ». Monsieur D

« Si les gens ne s'émerveillent pas devant la nature, ils n'auront pas envie de la protéger ».

Monsieur D

« Les outils c'est les sorties. On fait des sorties chaque année au jardin des Prébendes, où en une heure de temps, on peut voir une vingtaine d'espèces d'oiseaux, certaines assez peu communes que les gens n'ont vues que dans les livres. Alors qu'ils vivent 5 mètres sous leurs yeux ». Monsieur G

« On essaye de capter les gens sur un site de promenade. Où là les gens vont se balader, on propose des petits ateliers de sensibilisation, il y a une accroche ».

Monsieur J

L'éducation et l'explication sont également évoquées très souvent. Le principe étant de dire que si les gens savent pourquoi il faut protéger et comment ils peuvent faire, le raisonnement et notre cerveau feront le reste :

« Il y a un certain nombre d'actions très concrètes (tri des déchets, compostage, transport en commun). La sensibilisation vient essentiellement de savoir à quoi ça sert et comment faire. A partir du moment où ils ont ne serait-ce qu'une conscience assez vague que ces gestes protègent la planète, je pense qu'il y a une grande majorité des gens qui sont prêts à le faire ». Monsieur D

« Il y encore toute une éducation à faire pour les bonnes pratiques de consommations ». Madame E

« Même pour l'éducation des enfants c'est important, c'est plus facile de leur faire comprendre les enjeux lorsqu'ils sont au milieu d'une nature très préservée que lorsqu'ils en sont complètement isolés ». Madame F

« Il faut aller vers les gens et leur expliquer qu'est-ce que ça peut leur apporter à eux, pas seulement leur dire il faut protéger mais pourquoi et quel est l'intérêt pour eux même et pour leur enfants. » Madame F

« Donc l'éducation a sa place, une éducation critique. Aller voir les espèces ce n'est pas suffisant, il faut aussi comprendre pourquoi certaines disparaissent ! L'éducation doit avoir un aspect volontairement autocritique ». Monsieur I

« J'ai beaucoup d'espoir sur l'éducation à l'environnement, sur les jeunes, lorsqu'ils ont bien compris, ils sont les premiers à corriger les parents et à les appliquer ». Madame K

« Il faut des explications, il ne s'agit pas de demander des automatismes, il faut derrière un raisonnement et des explications ». Madame K

Nous sommes tout à fait d'accord pour dire que l'éducation environnementale est primordiale. La nécessité d'expliquer les enjeux, les problèmes et les solutions n'est pas à démontrer. Les gestes écologiques ne peuvent être imposés par des lois ou des obligations. Il est d'ailleurs prouvé que n'importe quel comportement ne peut être adopté durablement par la contrainte ou la culpabilité. Par exemple, il suffirait de poster un policier à chaque coin de rue pour que personne ne jette de mégot par terre. Mais sitôt les policiers disparus, tout le monde reprendra ses mauvaises habitudes. L'écologisme doit garder sa dimension scientifique et rationnelle. Cette connaissance permet une certaine appropriation des idées écologiques, notamment lorsqu'elle est inculquée dès le plus jeune âge. Mais nous avançons ici qu'elle n'est pas suffisante pour susciter l'engagement de personnes à priori non concernées. L'implication réelle et pérenne ne peut se fonder uniquement sur une connaissance rationnelle des enjeux. C'est pourquoi l'aspect sensible, affectif est crucial et doit être intégré dans les démarches de communication.

Il est rare désormais de trouver quelqu'un qui soit contre les idées écologiques ou le développement durable. Différents discours existent pour véhiculer ces enjeux : politique, scientifique ou militant, ils sont tous plus ou moins efficaces. Mais la conscience est loin de suffire pour provoquer l'action, particulièrement lorsqu'on demande des efforts ou des contraintes et que l'individu n'y voit pas de bénéfice personnel à court terme. La démarche écologique nécessite d'abord une abstraction et une vision globale, elle suppose par ailleurs une projection dans l'avenir, un regard à long terme. Elle nécessite une part d'autocritique : la culpabilité se noie dans le collectif, tout le monde est responsable mais personne n'est coupable. De même les effets et les impacts des gestes écologiques sont rarement directement visibles. Tous ces facteurs jouent contre l'implication. Même si l'explication et la pédagogie sont nécessaires, fondamentalement l'écologisme est plus qu'une simple conscience, il s'agit d'une remise en question de ses habitudes, de son mode de pensée. Cela nécessite un véritable investissement personnel (qui n'est pas si coûteux en réalité mais demande tout de même un effort). Les freins à l'engagement sont donc multiples, les réponses les concernant sont assez variées :

« Les gens sont pris par leur vie professionnelle et disposent d'assez peu de temps. Les freins peuvent aussi venir de l'ignorance des gens, le manque de conscience ». Monsieur C

« C'est plutôt un manque d'information et de sensibilisation qu'un manque de volonté du grand public ». Madame E

« Les grands médias et les grandes chaînes de distribution ont un grand pouvoir, mais on y a pas accès, c'est difficile de faire des projets avec eux. La SEPANT n'est pas l'échelle adaptée pour cela. Pour se payer un spot publicitaire sur France 2 c'est complètement impossible à notre échelle ».
Madame E

« Les deux freins essentiels sont le temps et l'argent ». Madame F

« Ce n'est pas très difficile de trouver des gens qui adhèrent à l'idée mais c'est beaucoup plus dur de les faire passer à l'acte ». Monsieur G

« Il y a tellement de choses soi-disant naturelles, écologiques, l'écologie a été galvaudée, mise à toutes les sauces ». Monsieur H

« Il faut aller chercher les gens qui ne sont pas sensibles, pour ça il y a des moyens de communication que l'on n'a pas (tv, radio) » Monsieur J

Remarquons que les avis divergent sur le fait que les freins proviennent d'un manque de conscience, d'un manque d'opportunité (argent, temps) ou d'un manque de motivation. C'est peut être un peu tout cela à la fois. Mais nous pensons malgré tout que lorsqu'une personne est véritablement attachée à la nature, c'est-à-dire à la fois **émotionnellement** et **rationnellement**, la motivation et l'engagement viennent naturellement. Ces deux aspects sont indissociables et intrinsèquement liés.

Pour conclure sur les vecteurs de sensibilisation, le milieu associatif semble être l'échelle efficace dans la mesure où il allie les différents points évoqués précédemment:

- Elle permet tout d'abord la découverte sensible de la nature par le biais de sorties (encadrées par une personne compétente sur la connaissance du milieu naturel). Faisons ici un bref aparté, François TERRASSON¹ explique que ce contact doit se faire seul et dans un environnement réellement vierge (c'est-à-dire sans aucune trace de la présence de l'Homme), pour que l'esprit s'ouvre réellement au monde sensible. Il critique ainsi les parcs naturels, jardins et autres espaces de « valorisation de la nature » qui sont selon lui incompatibles avec cette perte des repères nécessaire à la compréhension de ce qu'est la nature. Cette vision, même si elle est fondée, nous semble tout de même excessive. La pédagogie du rapport à la nature peut intégrer cette approche sensible au travers des sorties ou des espaces de valorisation. L'observation et le contact avec le milieu naturel est enrichi par l'échange de connaissances qui permet à la fois de susciter l'intérêt (de prendre conscience de la richesse de la nature) et de comprendre pourquoi et comment il faut protéger (d'éduquer). Une fois que cette accroche est faite, l'aspect relationnel et d'enrichissement personnel peuvent à leur tour jouer un rôle important.

¹ TERRASSON FRANCOIS, *La peur de la nature*, Paris, Sang de la Terre, 2007, 270p.

- Nous pouvons voir également que certains adhérents ont conscience de la portée limitée de la communication au niveau associatif. Il est clair que face à des enjeux planétaires, la télévision ou la radio sont des vecteurs importants puisqu'ils permettent de toucher un public extrêmement large. Ceci dit, les associations et plus largement toutes les structures qui communiquent localement jouent un rôle déterminant dans la mesure où elles bénéficient d'une approche plus ciblée. Cela permet d'une part d'avoir un contact direct avec le public (ce qui est également cité comme étant un point important) mais aussi d'aborder des problèmes locaux davantage proches des gens qui sont parfois quelque peu désarçonnés face aux enjeux mondiaux. Cela s'inscrit dans la logique écologique du « agir localement, penser global ». La communication a ses limites et la réalisation de projets concrets est généralement un point fort du domaine associatif. Cela donne véritablement aux adhérents le sentiment de participer et d'avoir une influence concrète sur l'environnement.

44.Synthèse des résultats

Nous avons globalement répondu, au travers de l'analyse, à la problématique qui était la notre, à savoir : comment le rapport affectif intervient dans le processus d'engagement, comment il se crée et quels sont les moyens les plus efficaces pour susciter l'implication.

Nous avons tenté d'identifier la dimension sensible dans le récit des adhérents. Celle-ci passait d'abord par une **relation véritablement passionnelle à la nature**, son importance dans la vie et le bien être des interviewés était généralement prégnante. Même si elle apparaît moins, l'inquiétude pour l'avenir et l'attachement à la dimension sociale de l'écologie ont montré une certaine **empathie pour le genre humain**. Enfin les signes de déception, de satisfaction ou de désintérêt témoignent d'un attachement, d'un investissement personnel et d'une **appropriation de l'engagement en lui-même**.

Le rapport affectif joue donc effectivement un rôle déterminant quant à l'implication dans une association environnementale. Il a principalement pour objet la nature mais se porte également sur l'Homme, et sur l'engagement en tant que projet. Nous avons également été amenés à comprendre l'inter-relation entre ce qui relève d'un système de valeur rationnel et ce qui relève de l'émotif. Nous ne pouvons alors affirmer par cette étude que l'un ou l'autre est plus important. Ils sont tous deux nécessaires à l'implication. Nous ne remettons pas en cause l'importance des pouvoirs publics, de la politique en générale, des sciences ou de l'économie. Tous ces domaines ont leur rôle à jouer et toutes les formes de communication sont importantes. Nous avons d'ailleurs retrouvé les différents profils (militant, scientifique et politique), souvent entremêlés, parmi nos interviewés. Cependant la communication environnementale a, selon nous, tendance à négliger l'aspect sensible de la protection de la nature.

La deuxième étape de l'analyse était de comprendre comment ce sont formés ces rapports affectifs. Nous avons vu que les mécanismes entrant en jeu pouvaient être résumés par le **processus cognitif qui est à la fois rationnel et passionnel**. Cette construction s'inscrit dans une temporalité et est continuellement marquée d'une valence affective. **La petite enfance** d'abord est sans doute l'étape la plus propice à la formation d'une relation positive à la nature. Libre de tout (ou presque) système de représentation (social, culturel...), l'enfant fait instinctivement cette **expérience sensible de la nature**. La réaction de peur que décrit TERRASSON¹ n'est possible que parce que l'homme s'est complètement coupé de ce contact sensible. Ces moments sont de surcroît généralement associés à des souvenirs agréables (vacances, famille, loisirs...). Cette période est donc selon nous extrêmement importante.

¹ TERRASSON FRANCOIS, *La peur de la nature*, Paris, Sang de la Terre, 2007, 270p.

L'éducation, notamment au travers de la famille, joue ensuite un rôle qu'on ne peut nier, à la fois dans l'assimilation des valeurs et des enjeux écologiques mais aussi dans la transmission de l'esprit militant. **La dimension affective est alors fortement mêlée à la construction d'un système de valeurs et de représentation influencé par le milieu social et culturel.** Une fois l'individu sensibilisé, il entre dans un **processus d'apprentissage dialectique** : il va enrichir ses connaissances tout simplement parce qu'il s'y intéresse, ce qui va renforcer ses convictions ainsi que son implication et nécessiter à nouveau un approfondissement.

Les études, les choix professionnels et l'adhésion à une association découlent de ce construit. Nous retrouvons la figure de l'expert-militant, disposant d'un système de valeur cohérent, qui vise à mettre ses compétences au service de ses idéaux. Chacun étant tour à tour enrichi et conforté. Le fait ensuite de participer à des projets renforce lui aussi la relation affective puisque cela relève d'un investissement personnel. **L'implication peut donc constituer en elle-même une source de motivation** dans la mesure bien sûr où elle accompagnée d'une certaine satisfaction.

Enfin la compréhension de la formation et de l'importance du rapport affectif nous mènent à penser que la sensibilisation du grand public doit à la fois intégrer la dimension scientifique, explicative et rationnelle mais aussi l'aspect affectif et sensible sans lequel une réelle implication n'est pas possible. L'éducation environnementale est pour cela incontournable, tout comme le contact avec la nature. Des aspects d'autant plus efficaces qu'ils s'assimilent jeune. Les associations sont un échelon adapté à la sensibilisation puisqu'elles possèdent plusieurs avantages:

- L'échelle associative ne permet certes pas de toucher un très large public (excepté pour les associations fédérées de type Greenpeace ou WWF). Mais cela leur confère une réelle **proximité** et la communication peut être ciblée sur des problèmes locaux qui concernent directement les habitants.
- Cette échelle permet également le **contact**, le débat et les rencontres avec le public.
- Les sorties pédagogiques sont un bon outil qui **allie à la fois la dimension sensible et les explications, arguments scientifiques.**
- Enfin, elles permettent **d'impliquer directement les adhérents** au travers d'actions et de projets concrets, ce qui procure une satisfaction et renforce l'engagement.

Nous avons en dernier lieu identifié les principaux freins à l'action et à l'engagement écologique :

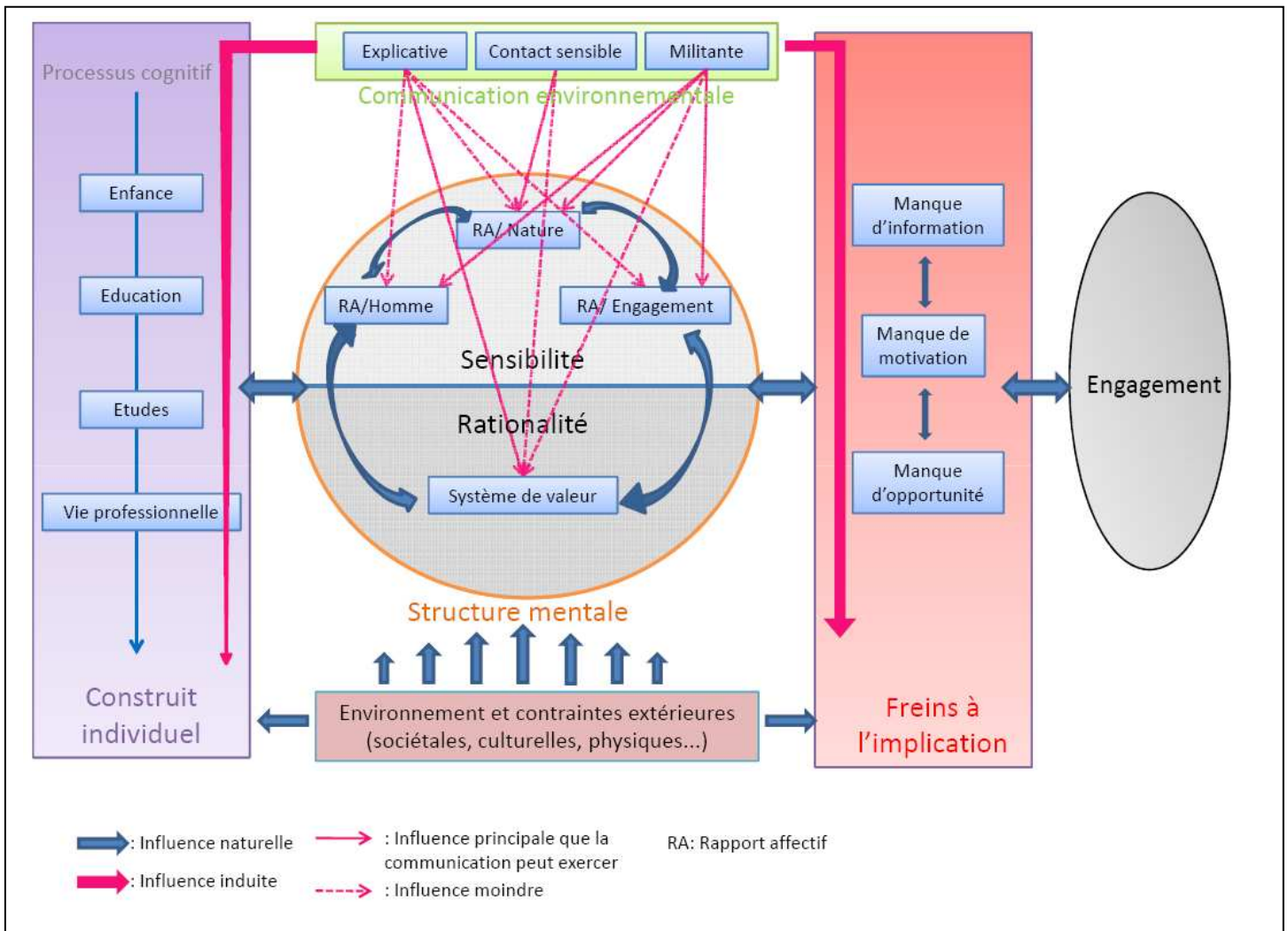
- **Le manque de conscience écologique** qui vient essentiellement d'un manque de connaissance. L'éducation et l'explication sont pour cela nécessaires. L'enrichissement du savoir personnel provoque alors en théorie un cercle vertueux qui incite à apprendre à s'impliquer d'avantage.

- **Le manque de volonté**, qui même s'il est influencé par l'aspect rationnel, dépend fortement du domaine affectif.
- **Le manque d'opportunité** (temps, argent, contexte familial et professionnel etc...) qui est à la fois influencé par les deux précédents freins mais surtout par toutes les contraintes extérieures. En effet une personne peut estimer ne pas avoir de temps à consacrer à une association mais peut changer d'avis si elle prend conscience de l'intérêt et de l'importance de la démarche.

Figure 6 : Processus intervenant dans l'engagement pour une association environnementale.

Réalisation : Biguet F.

Le schéma suivant résume l'ensemble de nos conclusions :



CONCLUSION

L'homme moderne fort de sa maîtrise technique a longtemps entretenu une relation de domination face à la nature et à son environnement, profondément ancrée dans son histoire. Le mysticisme et l'imaginaire ont peu à peu laissé place à une vision complètement rationnelle. La remise en cause de cette posture est donc loin d'être évidente et nécessite de réels efforts. Nous avons vu que le rapport affectif, notamment à la nature, est un élément fondamental dans l'implication pour sa protection. Et si la sacrosainte rationalité, chère à Descartes, ne doit pas pour autant être négligée, nous devons réapprendre à être à l'écoute de notre sensibilité.

L'éducation en temps que processus cognitif est le seul outil réellement efficace pour inculquer les valeurs écologiques et générer une implication réelle et pérenne. Elle doit pour cela être abordée dans toute sa complexité, c'est-à-dire à la fois intégrer la formation d'un système de représentations rationnel, fondé sur des arguments scientifiques et éthiques. Mais aussi sur une approche sensible de l'environnement, donnant toute sa place à l'affectif.

Le construit individuel influencé par l'éducation familiale et plus généralement par le contexte socioculturel sont évidemment déterminant dans l'engagement d'un individu pour une cause quelle qu'elle soit. Mais en ce qui concerne la sensibilisation à posteriori d'une personne non impliquée, le milieu associatif semble être un outil important. Il permet la diffusion de la conscience écologique (au travers de l'explication des enjeux et des problèmes) mais également une approche à la fois sensible (par le biais de sorties) et de découverte intellectuelle (par l'enrichissement et l'acquisition de connaissances). Il offre, pour finir, l'opportunité au citoyen de s'impliquer personnellement dans la lutte par des actions concrètes, ce qui tend à renforcer sa motivation.

Nous ne laissons pas pour autant de côté les autres moyens d'action. L'investissement en politique par exemple pourrait faire l'objet d'une étude à part entière. Il serait également intéressant d'évaluer les rapports que les aménageurs entretiennent avec le milieu naturel tant il est vrai qu'ils ont une véritable influence sur l'organisation de l'espace (bâti ou non). Si l'implication dans le développement durable de l'ensemble des citoyens est essentielle, celle des aménageurs semble incontournable.

Comme souvent dans la recherche, nous avons donc obtenu des réponses mais également soulevé de nombreuses questions. Les rapports à la nature sont si complexes qu'il était impossible d'en faire le tour dans ce travail. Nous aurions par exemple aimé aborder plus en détail l'influence des religions ou des civilisations... Quoiqu'il en soit nous espérons avoir contribué ne serait-ce que très partiellement à la compréhension de notre relation à l'environnement. Il est en tout cas clair que cela a été très enrichissant sur un plan personnel.

BIBLIOGRAPHIE

BESSE.JM, ROUSSEL.I, *Environnement : représentation et concepts de la nature*, Paris, Ed. L'Harmattan, 1997.

BOURG.D, *Les sentiments de la nature*, Paris, La Découverte, 1993.

BOZONNET.J-P, *Les métamorphoses du grand récit écologiste et son appropriation par la société civile*, article publié in *Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande*, tome 39, N°3, juillet-septembre 2007.

BOZONNET.J-P et FISCHESSE.B, *La dimension imaginaire dans l'idéologie de la protection de la nature*, Colloc de Florac, 1985.

BOZONNET.J-P, *L'écologisme autrement, naissance d'un grand récit et désinstitutionnalisation des formes d'action écologiste*, PACTE – Institut d'études Politiques de Grenoble.

CAUVIN.J, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture : la révolution des symboles au Néolithique*, Flammarion, collection "Champs", 1998.

CHALAS.Y, *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 2000

DELEAGE.J-P, *Histoire de l'écologie : une science de l'homme et de la nature*, Paris, La Découverte, 1991.

FEILDEL.B, *Le rapport affectif à la ville, construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*, 2003-2004.

GUILLE-ESCURET.G, *Les sociétés et leurs natures*, Armand Colin, 1989.

ITTELSON W.H, *Construction cognitive des images de la ville*, 1997.

LEBORGNE, *Evolution du rapport affectif à la ville de l'individu à travers son parcours de vie*, PFE, 2006.

LE NY.J-F, *La théorie cognitive, l'affectivité et les représentations inconscientes*, in *l'évolution psychiatrique*, n°56, 1991.

MABILLE.A, *le rapport affectif au projet chez les professionnels de l'urbanisme*, PFE Polytech'Tours, 2007-2008.

MICOUD.A, *une nébuleuse associative au service de l'environnement* publié dans *sciences humaines*, «Sauver la planète. Les enjeux sociaux de l'environnement» Hors-série N° 49 - Juillet - Août 2005.

MOSCOVICI.S, *La société contre la nature*, Paris, Edition du seuil, 1994.

MOSER et WEISS, *Espaces de vie: aspects de la relation homme-environnement*, Armand Colin, Paris, 2003.

OLLITRAULT.S, *Militer pour la planète (sociologie des écologistes)*, presse universitaire de Rennes, 2008.

PEIXOTO.O, *Les français et l'environnement*, Les édition de l'environnement, 1993

RIBOT.T, *Les maladies de la mémoire*, Paris, Baillière, 1881.

TERRASSON.F, *La peur de la nature*, Paris, Sang de la Terre, 2007, 270p.

TABLE DES FIGURES

Figure 1 : Le rapport affectif	p.20
Figure 2 : Formation du rapport affectif	p.25
Figure 3 : Type de rapport à l'écologie	p.29
Figure 4 : Profil des adhérents	p.53
Figure 5 : Grille d'analyse des entretiens	P.56
Figure 6 : Processus intervenant dans l'engagement pour une association environnementale	p.78

TABLE DES MATIERES

Remerciements.....	4
Sommaire.....	5
Introduction.....	7
Partie 1 : Définitions et termes de la recherche.....	8
1. Rapport de l'Homme à la nature	9
11. La nature, des significations multiples et complexes.....	9
a) Signification métaphysique de la nature:	9
b) Signification technoscientifique de la nature:.....	9
12. Un rapport à la nature lourd d'histoire et de contradictions.....	12
a) L'histoire d'une appropriation.....	12
b) De l'écologie à l'écologisme, naissance d'un courant de pensée.....	15
13. Qu'en est-il de l'affectif ?	18
a) Définition du rapport affectif	18
b) De l'existence d'un rapport affectif à la nature	20
14. Les facteurs et processus fondateurs du rapport affectif.....	21
a) La nature indissociable du sensible	22
b) La cognition, élément déterminant du rapport affectif.....	23
c) Différentes représentations de la nature, différents affects.....	25
2. Implication et engagement pour la protection de la nature : divers profils et des démarches polymorphes.	27
21. L'engagement citoyen « commun », retour sur la prise de conscience écologique.....	27
22. Un engagement associatif riche, à l'image de la biodiversité.....	31
a) Trois types d'associations, des profils différents: scientifique, politique, réactive.....	31
b) Des engagements et des compétences qui s'imbriquent, la manifestation à l'expertise	34
3. Présentation de l'objet de la recherche	38
31. Objectif.....	38
32. Démarche	39
33. Questionnement.....	39
a) Cheminement de la problématique.....	39
b) Hypothèses	41

Partie 2 : Positionnement théorique et choix méthodologiques.....	42
1. Références théoriques	43
2. Méthode.....	45
21. Terrain d'étude.....	45
22. Choix de l'outil.....	46
23. Construction du guide d'entretien.....	47
Partie 3: Analyse des résultats.....	51
1. L'échantillon des adhérents interviewés	52
2. Le protocole d'analyse des entretiens.....	54
3. Analyse des discours.....	58
31. <i>Mise en relief de l'existence du rapport effectif dans la démarche d'engagement.....</i>	<i>58</i>
a) <i>Le rapport affectif à la nature, sentiments forts et connaissances approfondies du milieu naturel.</i>	<i>58</i>
b) <i>Le rapport affectif à l'Homme, une vision altruiste et humaniste de l'engagement.</i>	<i>62</i>
c) <i>Le rapport affectif à l'engagement, investissement dans la lutte, appropriation, sentiment de déception ou de satisfaction.</i>	<i>63</i>
32. <i>Les déterminants de ce rapport affectif, vecteurs de sensibilisation.....</i>	<i>65</i>
a) <i>L'enfance, un contact sensible avec la nature.</i>	<i>65</i>
b) <i>L'éducation parentale</i>	<i>67</i>
c) <i>Les études, l'associatif ou la profession comme prolongement de ce bagage cognitif.....</i>	<i>68</i>
33. <i>La communication et la sensibilisation environnementale.....</i>	<i>71</i>
34. <i>Synthèse des résultats.....</i>	<i>76</i>
Conclusion.....	79
Bibliographie.....	80
Table des figures.....	82
Table des matières.....	83

CITERES
UMR 6173
*Cités, Territoires,
Environnement et Sociétés*

Equipe IPA-PE
Ingénierie du Projet
d'Aménagement, Paysage,
Environnement



Département Aménagement
35 allée Ferdinand de Lesseps
BP 30553
37205 TOURS cedex 3

Directeur de recherche :
Botté François

Biguet Fabien
Projet de Fin d'Etudes
DA5
2008-2009

Titre : Le rapport affectif dans l'engagement écologique, formation et transmission des déterminants de l'engagement.

Résumé : L'importance des enjeux environnementaux et de développement durable n'est plus à démontrer. Ils concernent absolument tous les domaines: politique, économique, social et culturel. Les moyens d'actions sont donc variés et les différents acteurs se sont saisis de cette problématique. Mais il est clair que le combat écologique ne pourra aboutir que si l'ensemble des citoyens adopte un comportement écologique. C'est pourquoi nous nous sommes intéressés plus particulièrement à comprendre les déterminants de l'implication individuelle. Dans une démarche proche de la psychologie environnementale, nous avons étudié les motivations de l'engagement dans des associations de protection de la nature. Nous avons dans l'idée que le rapport affectif, notamment à la nature, jouait un rôle essentiel dans ce processus. C'est pourquoi il se situe au centre de notre recherche. Nous nous sommes donc attachés à comprendre sa place dans l'engagement ainsi que ses origines.

Par cette analyse, nous avons pour ambition de déterminer les points clefs qui entrent en jeu dans l'implication pour la protection de l'environnement et de voir ainsi quels sont les meilleurs moyens de sensibilisation et de communication pour toucher un large public.

Engagement - Psychologie environnementale - Implication - Sensibilisation – Rapport affectif – Nature - Ecologie – Indre et Loire - Association - LPO – SEPANT